





C. IV. F

d/10
2

18

mya

Apd 5/5/68/A
TIS

51

N. A. C.

.58.A.20

24268

Hodgson.
- 735
23-6-10

1782
M. J. B. L.
DU MONDE

ESSAI
SUR
LES MALADIES
DES
GENS DU MONDE.

ESSAI

sur

LES MALADIES

DES

GENS DU MONDE

ESSAI

sur

LES MALADIES

DES

GENS DU MONDE

PAR

LE DOCTEUR

DE

PARIS

MDCCLXX

ESSAI
SUR
LES MALADIES
DES
GENS DU MONDE.

PAR M. TISSOT, D. M.

De la S. R. de LONDRES, de l'Acad. Med.
Ph. de BASLE, de la S. Éc. de BERNE,
& de la S. de Phys. exp. de ROTTERDAM.

SECONDE ÉDITION AUGMENTÉE.



A LAUSANNE,
Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.
Libraires & Imprimeurs,
Et chez les principaux Libraires des Villes
de l'Europe.

M. DCC. LXX.

O bienfaisante Hygie ! ô fanté desirable ,
Aux richesses des grands mille fois préférable ,
Trop heureux le mortel qui goûte tes douceurs !

Épit. à MONT.



A M A D A M E
L A B A R O N N E
D E W A L L M O D E N ,
N É E
D E W A N G E N H E I M .

M A D A M E ,

CE petit ouvrage, destiné principalement aux femmes du grand monde, devoit être plus particulièrement offert à celle qui en réunit les qualités, les vertus & les charmes sans avoir aucun des préjugés de cet état. Je n'ai pas eu long-temps à la chercher, MADAME, votre nom s'est

trouvé lié à la première
idée d'une Epître Dédica-
toire, ou plutôt il l'a faite
naître, & il prouvera que
si je n'ai pas su faire un
bon livre, je sais au moins
très-bien en adresser l'homi-
mage. Recevez le avec
cette bonté qui vous carac-
térise, & regardez le com-
me une foible marque de
la considération très-dis-
tinguée & des sentiments
respectueux avec lesquels
j'ai l'honneur d'être,

M A D A M E,

Lausanne le 7. Février
& 3. Avril 1770.

Votre très-humble & très-obéis-
sant serviteur T I S S O T.

PRÉFACE (a)

DEpuis cent cinquante ans on a écrit plusieurs volumes sur la Médecine des pauvres, nom par lequel les Auteurs désignoient indistinctement tous les ordres du peuple, & quoique la plupart soient mal faits, ils marquent au moins

(a) Huit jours après que l'impression de cet ouvrage fut finie, le Libraire m'avertit qu'il alloit la remettre sous presse, je la relus avec attention & j'ai rempli un petit nombre des vuides qui s'y trouvoient, j'ai un peu développé quelques articles, j'ai fait dans plusieurs endroits de ces légers changements qui n'ont d'autre but que de les rendre plus clairs; tout cela a produit une augmentation assez sensible dans cette édition, qui auroit pu devenir moins imparfaite, si j'avois eu le temps de recevoir les avis du Public éclairé & ceux de mes amis.

3. Avril 1770.

qu'on sentoît l'importance de cet objet ; je m'en suis occupé moi-même il y a dix ans , & je puis dire que c'est celui de mes ouvrages auquel j'ai travaillé avec le plus de plaisir.

Au commencement de ce siècle , RAMAZZINI , célèbre Médecin Italien , donna un excellent traité (a) sur les maladies des artisans , dans lequel il inséra un Chapitre sur celles des Religieuses , & dès-lors quelques autres Médecins ont repris le même sujet , en tout ou en partie , mais beaucoup moins bien que lui.

L'on a un grand nombre de très-bons ouvrages sur la santé des soldats (b).

(a) *De morbis artificum* ; cet ouvrage parut à Modene en 1700 , & , augmenté d'un Supplément , à Padoue en 1713.

(b) Mrs. PRINGLE , Van SWIETEN ,

Mrs. KOCKBURN, LIND, POISSONIER se font occupés de celles des gens de mer (a); & l'on pourroit former une petite bibliothèque; si l'on réunissoit tout ce qu'on a écrit sur celles des gens de Lettres, sur laquelle les circonstances dans lesquelles je me trouvai, il y a quatre ans, me déterminèrent à écrire en latin un discours que j'ai dès-lors traduit, & considérablement augmenté.

On voit par cette énumération qu'on a beaucoup écrit sur la santé des hommes de tous les états, excepté sur celle des *gens du monde* qui sont ceux dont la santé est la plus délabrée.

Il est vrai que le même R A M A Z-

MONRO & BROKLESBY peuvent tenir lieu de tous les autres Auteurs.

(a) R A M A Z Z I N I a aussi donné un Chapitre sur cette matiere.

x P R É F A C E.

ZINI qui a traité des maladies des Religieuses, des gens de lettres, des artisans, des soldats, des matelots, a donné un autre ouvrage sur les moyens de *conserver la santé des Princes*, dans lequel il y a des choses applicables à celle des courtisans, mais cet ouvrage est plus savant que pratique, d'ailleurs il s'est borné à la diete & n'a rien dit des maladies (a); ainsi il n'a point rempli le vuide dont je parle, & le seul qui se soit occupé jusques à présent de cet objet, est Mr. CARL, Médecin du Roi de Danemarck, qui publia en 1740. un livre intitulé *la Médecine de Cour* (b) écrit

(a) *De principum valetudine tuenda commentatio*, Padoue 1710. Cet ouvrage a été, si je ne me trompe, traduit en françois en Hollande.

(b) *Medicina aulica* &c. Altona 1740. Depuis la premiere édition de cet Essai j'ai

en allemand, que par-là même je n'ai point pu lire, & qui n'étant traduit dans aucune langue, n'est à l'usage que d'une seule nation chez laquelle il est assez ignoré. On peut donc dire que l'ouvrage qu'annonce le titre de celui-ci, n'existe point encore pour la plus grande partie de l'Europe quoiqu'il soit un des plus nécessaires; mais en sentant sa nécessité, j'étois fort éloigné de penser à m'en charger; *ce sujet n'est point de mon choix*, & sans rendre compte des raisons qui m'ont cependant décidé à le traiter, je dirai qu'il y en avoit deux

vu une These de RIVIN, Profess. à Leip-sick au commencement de ce siecle, de *Vitæ agrestis sanitate*, qui tient en quelque façon à mon sujet. Il y établit que la vie du peuple à la campagne est la plus salutaire, & il l'attribue à trois causes, la nourriture, l'air & le mouvement.

très-fortes pour m'en détourner ; l'une , c'est que j'avois destiné tous les moments que les occupations de la pratique me laissent , à corriger mes premiers ouvrages & à en finir , peu à peu , un considérable , auquel l'importance de son objet & la multitude d'observations que j'ai sur cette matiere m'ont attaché ; la seconde , bien plus forte encore , c'est que celui-ci ne pouvoit être bien fait que par des Médecins qui auroient vieilli dans des Cours nombreuses & dans de très-grandes villes , qui auroient vu dans le plus grand détail toutes les erreurs , nuisibles à la santé , qui y régnerent , qui auroient des observations extrêmement multipliées sur leurs suites , & à qui , en un mot , leur position auroit fourni sur cet objet , une grande quantité de matériaux dont la mienne m'empêche heureusement d'avoir une provision

aussi vaste. Il est étonnant qu'aucun d'eux n'ait exécuté ce que j'entreprends ; c'est proprement au navigateur qui s'est trouvé au centre de la tempête à la décrire, il en a bien mieux vu tous les tourbillons que celui qui étant à quelque distance de ce point n'a pas été à même de l'observer aussi complètement. Est-ce qu'en vivant sur des mers toujours agitées on se familiariseroit assez avec les orages pour ne plus les regarder comme un mal ?

En essayant ce que d'autres auroient dû faire, je serai charmé si, frappés des vuides & des imperfections de ce petit ouvrage, ils remplissent les uns & corrigent les autres ; mais je dois les prévenir, pour me justifier en partie, que je n'ai ni voulu entrer dans de longs détails de diete, on les trouve dans plusieurs ouvrages assez répandus, & je pourrois indiquer celui de la San-

ré de Mr. l'Abbé JAQUIN ou le mien sur *la santé des Gens de Lettres*, ni donner des Traités complets sur chacune des maladies dont je parle. Mon seul but a été de présenter un tableau général des erreurs de régime & des maux qui en sont la suite ; je n'ai parlé des remèdes que ces maux exigent, qu'afin de faire connoître aux malades ce qu'il faut qu'ils connoissent pour concourir eux-mêmes à une guérison qui n'est souvent impossible que parce que le malade n'aide point le Médecin.

Les personnes dont la santé est l'objet de cet ouvrage, sont presque toujours à portée des secours & des secours les plus éclairés, c'est peut-être par cette raison qu'on n'a point écrit sur leurs maux comme sur ceux des autres ordres : mais accoutumées à ce qu'on fasse beaucoup pour elles, sans rien faire sou-

vent elles-mêmes, elles voudroient assujettir la Médecine à la même docilité, & se persuadent qu'elle doit les guérir sans qu'elles s'en mêlent; elles croient faire beaucoup en se prêtant à prendre quelques remèdes, mais elles ne veulent pas déranger la façon de vivre qui les tue, elles voudroient être guéries, pendant qu'elles travaillent à ruiner leur santé, & après avoir tout fait pour se rendre malades, elles ne veulent rien faire pour se rétablir.

C'est leur rendre service que de leur faire sentir l'impossibilité de cet arrangement; il est contraire aux loix immuables de la physique, qui sont heureusement au dessus des volontés fantasques de l'homme, & des caprices ridicules de la mode. La guérison d'une maladie a plusieurs parties, & exige le concours de plusieurs volontés & de plusieurs circonstances; on peut la regarder

comme une machine composée de plusieurs pièces ; si toutes ne jouent pas ensemble, s'il n'y a pas une parfaite harmonie entre tous leurs mouvements, l'effet en est absolument manqué. Toute la science & tous les soins d'un Médecin ne peuvent point rendre la santé à un malade, s'il n'a pas une envie assez forte de guérir pour se prêter à tout ce que sa guérison exige, & pour se soustraire autant que cela dépend de lui, à toutes les circonstances qui peuvent la retarder ou la rendre impossible.



ESSAI

SUR LES MALADIES DES GENS DU MONDE.

INTRODUCTION.

§. 1. **O**N se porte bien, & l'on jouit de la santé quand toutes les fonctions se font avec régularité, avec aisance & sans aucun sentiment incommode.

§. 2. On jouit d'une santé ferme quand elle est peu susceptible de dérangements, & qu'elle n'est point altérée par les variations ordinaires, & du plus au moins inévitables, dans ce que les Médecins appellent les choses *non naturelles*, à l'action desquelles personne ne peut se soustraire, & qui sont les *aliments et les*

boissons, l'air, le mouvement et le repos, les passions, le sommeil et la veille, les sécrétions et les excrétions.

§. 3. On est délicat quand on est dérangé par ces variations, lors même qu'elles ne sont portées à aucun excès.

Les personnes délicates se portent souvent bien, mais ne sont jamais sûres de se porter bien long-temps, parce que leur santé est trop dépendante des circonstances étrangères. Cette façon d'exister est véritablement fâcheuse, c'est une espèce d'esclavage perpétuel, dans lequel on est toujours obligé de fixer son attention sur soi-même pour chercher à éviter ce qui peut nuire, sans pouvoir toujours le connoître, ou toujours l'éviter quand on le connoît.

§. 4. Les personnes délicates deviennent souvent valétudinaires; c'est cet état dans lequel les fonctions se font avec si peu de régularité que, sans maladie

bien caractérisée, elles se dérangent très-fréquemment sans qu'il soit le plus souvent possible d'en assigner la cause, quoi qu'il y en ait une sans doute, mais si légère qu'on ne peut pas la découvrir. Ce second degré de la délicatesse physique est une situation fort triste; puisque ce bien-être qui caractérise la bonne santé & qui est, quand au physique, le vrai principe du bonheur, manque absolument.

L'on n'est presque jamais bien, un jour de santé est acheté par des mois de langueur, & le dérangement étant quelquefois général dans toutes les fonctions, sans être extrêmement marqué dans aucune, on souffre d'un mal-aise universel sans pouvoir caractériser son mal. C'est cet état que je vois si souvent desirer d'échanger contre une maladie violente & dangereuse, mais qui auroit une fin, & contre la mort même quand il est parvenu à son dernier période & que tous

les moments de la vie font marqués par la peine. Malheureusement la mort se fait souvent attendre , & j'ai vu plusieurs fois , avec presque autant de douleur que d'étonnement , des corps valétudinaires accablés sous le poids d'une langueur continuelle fréquemment aggravée par des maladies très-fortes, résister pendant longues années & ne pouvoir , à la lettre , ni vivre ni mourir , mais être les victimes de cet état dont les causes ne sont pas encore assez bien assignées , & qu'on appelle *tenacité de vie*.

§. 5. Le nombre des personnes délicates & valétudinaires n'est point reparti également dans les différents ordres de la Société. Il y en a un , dans lequel elles sont en proportion bien plus nombreuses que dans les autres , & l'on trouve aussi , dans ce même ordre , quelques espèces de maladies bien plus fréquemment qu'ailleurs.

- 1°. Quel est cet ordre ?
- 2°. Quelles sont les causes qui le différencient si malheureusement ?
- 3°. Quelles sont les maladies qui lui sont plus particulières ?
- 4°. Quels sont les moyens d'y remédier ?

Voilà les objets sur lesquels il ne sera peut-être pas inutile de fixer l'attention des personnes intéressées, & des Médecins qui les soignent. Je les examinerai successivement, après avoir commencé par déterminer quel est l'état du corps qui donne aux fonctions cette régularité & cette constance qui font la bonne santé, & quel est l'ordre d'hommes chez lequel on la trouve plus ordinairement.



ARTICLE I.

Causes d'une bonne santé.

§. 6. **T** Rois choses constituent principalement une santé ferme. La première c'est une fibre forte, qui donnant une action suffisante à tous les vaisseaux & à tous les visceres, entretient la régularité dans les fonctions; au lieu qu'une fibre lâche, n'est capable que d'une action très-foible que la plus petite cause altère; la circulation dans les petits vaisseaux se fait mal, les humeurs croupissent, se corrompent, deviennent âcres; les sécrétions, c'est le nom qu'on donne à la séparation des différentes liqueurs, comme de la salive, des suc de l'estomac, de la bile, de la transpiration, dans les organes destinés à les opérer, les sécrétions, dis-je, se font mal; le sang reste surchar-

gé d'une partie des humeurs dont il devoit se débarrasser , & les fonctions auxquelles ces humeurs étoient nécessaires souffrent de ce qu'elles leurs manquent ou de ce qu'elles sont mal préparées ; c'est ainsi que les vices de la salive altèrent les dents & nuisent aux digestions ; & que , soit que la bile ne se sépare pas , soit qu'elle se sépare d'une mauvaise qualité , les fonctions importantes des intestins sont viciées & toute la santé en souffre.

L'on voit par-là que cette première condition , la force suffisante des fibres & par-là même des vaisseaux & des visceres , qui sont composés de fibres , assurent la perfection de toutes les fonctions parmi lesquelles celle du cœur qui est le principe du mouvement , & celles de l'estomac sont les plus importantes ; quand elles se font bien il est rare qu'aucune autre se déränge ; ainsi en

détaillant la première condition requise pour la santé, la force de la fibre, on pourroit ajouter la régularité des mouvements du cœur, & celle des digestions.

§. 7. La seconde condition nécessaire pour une santé ferme, c'est une transpiration égale; & quand la première condition existe celle-ci a ordinairement lieu. La transpiration est l'évacuation la plus considérable, elle égale au moins la moitié de ce qu'on mange & de ce qu'on boit; si elle est incomplète, le corps se trouve surchargé des humeurs âcres dont il devoit se débarrasser par cette voie; l'on est accablé sous cet amas d'humeurs retenues, & si cette âcreté se dépose sur la peau même, elle en produit toutes les maladies; si elle se dépose sur quelque organe intérieur, elle occasionne des maladies bien plus graves.

§. 8. La troisieme condition, sans laquelle la fanté est toujours chancellante, c'est d'avoir des nerfs fermes, c'est-à-dire qui n'étant point plus sensibles aux impressions qu'ils ne doivent l'être, ne les rendent à l'organe du sentiment que telles qu'elles sont, & ne bouleversent point tout le corps pour une très-légere cause. Ils ont part à toutes les fonctions & ils ne peuvent qu'en troubler la marche quand ils ont acquis ce degré de sensibilité qui faisant que l'impression des causes qui agissent sur eux les affecte plus qu'elle ne devrait, leur action sur les parties auxquelles ils se distribuent est trop forte & irréguliere, d'où il résulte un dérangement général dans toutes les fonctions & la perte de la fanté. Un exemple développera mieux mon idée, il s'en présente à chaque instant. Une porte ouverte brusquement par quelqu'un qui entre avec trop de vivacité

n'est qu'un bruit pour une personne qui se porte bien; celle qui a les nerfs foibles en est excessivement émue, tous ses nerfs sont agités, elle croit que la maison s'écroule ou qu'on vient lui annoncer quelque événement funeste, elle ressaute violemment, son cœur palpite, elle palit, étouffe, tombe en défaillance; sa digestion est bouleversée, elle conserve un frisson pendant plusieurs heures, la nuit suivante est mauvaise, il lui faut quelques jours pour se remettre parfaitement; & elle se relève à peine de ce premier ébranlement qu'un second vient la rejeter dans le même état, & les fonctions se trouvant ainsi toujours dérangées, la santé se ruine inévitablement.

§. 9. On voit par ce que je viens de dire qu'une fibre forte, une circulation égale, une digestion régulière, une transpiration suffisante & soutenue, & enfin

des nerfs fermes font les conditions requises pour affurer la jouissance d'une bonne fanté, & que par-là même l'ordre de gens chez qui on les trouvera réunies, fera celui qui jouira de la meilleure.

Si l'on demande quel il est, il n'y a personne qui ne réponde fans hésiter, celui du Laboureur, qui a de grands avantages, à cet égard, sur la partie du peuple qui fournit les artisans; mais qui est malheureusement bien inférieur à ce qu'il a été autrefois, dans le tems qu'il n'étoit que laboureur, & à ce que font encore quelques peuplades de sauvages qui ignorent presque tous les maux, & ne meurent que d'accidents ou de décrépitude.

A mesure qu'on s'éloigne de leur état, la fanté semble diminuer par degrés; nos laboureurs font moins sains qu'eux parce qu'ils ne vivent pas uniquement de la vie des champs; plusieurs ont été domesti-

ques, d'autres soldats; ils ont affoibli leur fanté dans ces deux états, & porté dans leur village quelques-uns des ufages de la ville.

Les différens artisans destinés aux besoins des Citadins, indépendamment des maux qui dépendent de leur vocation, altèrent encore leur fanté en s'éloignant de la simplicité des mœurs de la campagne, qui, dictées par la nature même, font celles qui font les plus analogues à notre constitution :

Lorsque sur la nature on règle ses besoins ;
Un corps robuste & sain en est la récompense.

L'éloignement de cette vie simple augmente encore dans l'ordre supérieur des Bourgeois, & leur fanté diminue en proportion; ils offrent déjà beaucoup de maux inconnus dans les campagnes: enfin il est le plus grand possible chez les gens du monde, classe dans laquelle il faut comprendre, quand on l'envisage

relativement à la fanté, toutes les personnes qui, sans être du même rang, mènent le même genre de vie: ce genre de vie, qui n'a point d'œuvre de vocation & dont les distractions continuelles sont la base; qui a été introduit & perpétué par des gens oisifs, qui pour tromper l'ennui insupportable d'une existence désoeurée, ont voulu remplir la plupart de leurs moments par les plaisirs; mais comme les plaisirs naturels & vrais ne peuvent s'allier qu'avec les occupations & le besoin, ils ont dû avoir recours à des plaisirs factices dont plusieurs ne sont qu'une façon d'être singulière opposée aux usages naturels & dont la bizarrerie fait tout le mérite; c'en est un réel pour ceux qu'elle peut soustraire au pénible sentiment d'une existence vuide; sentiment qu'aucun homme ne peut soutenir & qui fait que tout ce qui l'en tire lui est cher.

Leur ame vuide est du moins amusée,

Notre ennemi le plus grand c'est l'ennui. V...

De là sans doute, la premiere origine du luxe qui n'est que l'attirail d'une multitude de choses superflues dont on s'est entouré, d'abord pour mettre de la variété dans son existence & ensuite peut-être pour la faire remarquer. Cet état est celui d'un hypocondre qui espère de trouver dans la multitude des drogues qu'il prend le remede à ses maux sans qu'aucun puisse adoucir ce sentiment de malheur qui le désespère. L'enfant sain s'amuse avec rien; tous les jouets possibles ne font qu'aigrir celui qui est malade.

Malheureusement ce faux goût est contagieux; de ceux qui l'ont créé par besoin il a passé comme mode chez ceux à qui il étoit inutile, chacun a cru s'élever en adoptant la façon de vivre de l'ordre supérieur au sien, & l'on a égalisé les

travers pour égaliser les rangs. Le même genre de vie devenu général parmi les personnes qui ont eu de l'éducation, dont il est aujourd'hui un des objets, a si fort influé sur leur santé, que la plus grande partie de leurs maladies sont presque inconnues aux villageois; celles qui leurs sont communes ont des caractères qui les différencient absolument & qui les rendent bien plus fâcheuses dans la ville qu'à la campagne.

§. 10. Pour assigner les causes de cette différence, le moyen le plus sûr est d'examiner l'usage de ces six choses non naturelles, dont j'ai parlé plus haut, & dont l'action continuelle sur tous les hommes, est ce qui contribue le plus à la formation & aux variétés de leurs tempéraments & de leurs fantés.

En comparant la nourriture & la boisson du laboureur avec celle de l'homme du monde, l'air qu'ils respirent l'un &

l'autre, les exercices qu'ils prennent, leur sommeil, la régularité de leurs sécrétions, & sur-tout leurs passions, on trouvera aisément les causes de la différence de leur tempérament, de leur fanté & de leur force.

ARTICLE II.

Des Aliments & des Boissons.

§. II. **L**E pain le plus grossier, le potage qui n'est souvent que du pain trempé dans de l'eau bouillante & assaisonné avec très-peu de beure & de sel, le lait écrémé, le lait battu ou lait de beure, (dans l'un & dans l'autre cas il est dépouillé de sa graisse), le petit-lait qui est le lait dépouillé de sa graisse & de son fromage, rarement le lait entier, le fromage frais ou au moins le fromage maigre & peu salé, les légumes & ordinairement

rement les moins favoureux comme les raves, les feves, les haricots, les choux, les bettes, la laitue, les pommes de terre, les poireaux, quelques fruits assez grossiers, rarement de la viande de boucherie, quelquefois du lard qui n'est assaisonné qu'avec du sel, sont presque les seuls aliments dont le laboureur attaché à la culture de son propre bien fasse usage.

Son seul assaisonnement étranger c'est le poivre; il en fait même si rarement & si sobrement usage qu'on ne peut presque pas le ranger dans la classe de ses assaisonnements. Il se sert quelquefois de l'oignon & dans quelques pays de l'ail; lui, sa femme & son meunier suffisent à l'établissement, à la récolte, à la préparation de tous ses mets. Sa boisson ordinaire est de l'eau. La généralité des hommes ne boit du vin que dans le temps de quelques travaux forcés, les jours de fê-

te, ou quand ils vont en ville pour la vente de leurs denrées; les femmes & les enfans n'en boivent presque jamais, & ils ne font point d'usage du thé & du café, boissons destructives, qui devenues communes chez les petits artisans des villes contribuent beaucoup à la ruine de leurs fantés.

§. 12. Si l'on compare ces aliments à ceux dont plusieurs volumes n'offrent que des recueils très-incomplets, excepté le pain qui est même fort différent, le sel & le beurre, on n'en retrouvera presque aucun sur la table du riche, ou s'ils y paroissent, c'est tellement déguisés qu'ils sont méconnoissables.

Les viandes de boucherie aussi succulentes qu'il peut se les procurer, les gibiers du plus haut goût, les poissons les plus délicats, cuits dans les vins les plus fumeux rendus plus échauffants par les aromates, la volaille, les écrevisses,

leurs coulis, les jus de viandes, leurs extraits variés de différentes façons, les œufs, les truffes, les légumes les plus favorables, les aromates les plus irritants prodigués par-tout, les confitures de toute espèce apportées de toutes les parties du monde, les sucreries variées à l'infini, les pâtisseries, les fritures, les crèmes, les fromages les plus piquants, sont les seuls aliments dont il fasse usage.

Les vins les plus violents, réunis de tous les lieux où il en croît (a), l'eau-de-vie masquée sous les formes les plus agréables & les plus dangereuses, le café, le thé, le chocolat, se trouvent sur toutes ses tables.

(a) Il y a des vignes le long du Rhin jusques au 51me. degré; depuis là jusques au vignoble de Constance, qui fournit les vins du cap, au 34me. degré de latitude méridionale, on recueille dans les terres fermes de l'Europe, en Asie, dans toutes les Isles de la Méditerranée, dans toutes celles qui bordent les côtes occidentales d'Afrique, même dans celle de St. Thomas sous l'équateur, une quantité immense de vins, & il n'y en a aucun dont on ne trouve sur un grand nombre de

En faisant le calcul des mains qui ont été employées pour un repas médiocre, on voit qu'elles montent à plusieurs centaines, il faudroit les compter par milliers pour les grands festins. Combien de vies même sacrifiées pour aller chercher aux extrémités du monde ces poisons favoureux que nous avalons avec délices & qui portent dans nos veines les germes de la langueur, de la tristesse, des maladies & d'une mort prématurée!

Il est aisé d'apprécier les effets de ces régimes si différents.

§. 13. Le premier, qu'on peut réduire à des aliments farineux & laiteux,

tables. Depuis quelques années l'Amérique a encore ajouté les siens à ceux de l'ancien monde & l'on vante excessivement ceux de Valverde, vignoble au midi de Lima, connus en Europe sous le nom de vins de Verde ou Verdea. La carte des lieux qui ont fourni ceux qu'on offre sur quelques tables splendidement servies embrassera bientôt tout l'univers, & fera pour l'homme sensé un tableau bien frappant des usages extravagants & meurtriers de son siècle.

à précifément ce degré de faveur qui est néceffaire pour flatter des organes difpofés à être affectés agréablement par tout ce qui fatisfera le befoin dont ils font le fiege ; dès qu'il l'est, ces aliments perdent ce qui faisoit la principale partie de leur agrément, ils ne font plus appétés ; & par-là même l'homme dont ils font la feule nourriture n'en prend jamais au-delà du néceffaire ; fon estomac n'est donc jamais furchargé par leur quantité ; la mastication exâcte, qui n'est plus observée que chez le peuple, lui a facilité extrêmement le travail de la digestion, elle se fera fans douleur, les aliments ne croupiffant pas ne se corrompent point ; ils n'ont aucune âcreté, ils n'agaceront ni l'estomac, ni les intestins ; on n'éprouvera ni coliques, ni constipations, ni diarrhées ; ils formeront un chile doux qui passera dans les vaisseaux fans les irriter & fans don-

ner la fièvre ; qui par sa partie gélatineuse réparera nos pertes & nous nourrira, & dont les parties superflues terrestres & aqueuses s'évacueront sous la forme d'excréments, par les voies que la nature leur a marquées. Au bout de quelques heures, la distribution & l'emploi de ce premier repas se trouvant finis, le besoin renaît, on le satisfait avec le même plaisir & le même ordre se reproduit sans cesse.

§. 14. L'homme du monde nourri & abreuvé ordinairement de choses toutes âcres, & de choses qui par l'impression flatteuse qu'elles font sur les papilles de la langue, le déterminent souvent à en prendre au delà du besoin, bien moins considérable chez lui que chez le laboureur, commence par souffrir les maux que produit la trop grande quantité ; son estomac sensible, parce que ses nerfs le sont trop, éprouve une irrita-

tion qui lui donne un mal-aïse général : ce chile composé d'une bouillie auffi âcre que nourriffante porte l'agitation dans les vaisseaux ; la vîteffe du pouls, quelques heures après ces repas, est une preuve de leur effet ; & celui de la fièvre étant d'ufer les ressorts, cette fièvre qui se reproduit tous les jours, affoiblit inévitavelmente : tous les organes des fécérations étant irrités, toutes les fonctions se dérangent & le désordre s'établit dans toute l'économie animale. Le moment d'un nouveau repas arrive ; on se met à table quoique le besoin réel n'existe pas ; mais on est trompé par l'inquiétude de l'estomac, qu'on devroit calmer par un peu d'eau fraîche, & qu'on prend pour la faim ; on veut manger : la variété, l'odeur, la couleur, la faveur des mets y invitent ; on paroît décidé pour un plat, on en est servi, on le goûte, on le renvoie ; on en effaye un

grand nombre, on mange de quelques-uns, l'ensemble fait un volume & est composé d'une infinité de choses différentes dont la réunion offre les plus grands obstacles à la digestion; les viandes tendres, les légumes, les fruits, sont corrompus & leur digestion est entièrement empêchée par les autres aliments, ou par les boissons: de là un long séjour sur l'estomac, une corruption plutôt qu'une digestion; une irritation continuelle qui est un obstacle à ce sentiment de bien-être qui caractérise la santé.

Le premier de ces régimes favorise donc toutes les conditions requises pour se bien porter, le second les détruit toutes.

L'on a regardé l'usage du sel, du levain & des boissons fermentées comme la principale cause du raccourcissement de la vie humaine, & cela paroît naturel; parce que tout ce qui hâte les battements du cœur, fait qu'il battra moins long-

temps : mais quelle comparaison à faire entre l'irritation produite par le fel, le levain & le petit usage des premières boiffons fermentées, & les mets ou les boiffons qu'on offre aujourd'hui fur les tables bien fervies ; quelle différence par-là même dans l'effet ? Et le régime qui fait la longue vie, étant aufli celui qui fait la bonne fanté ; on voit aifément combien ce régime incendiant qui rend l'existence fi maladeive doit prendre fur fa durée.

Il fuffit de jeter un coup d'œil fur l'histoire de ces hommes dont la vie a été prolongée beaucoup au delà de la durée ordinaire pour fe convaincre, par les faits, de l'avantage de la vie fimple pour la confervation de la fanté & la prolongation de la vie. Ces hommes qui ont vécu 110, 120, 140 150 ans même comme PARR & JENKINS qui font parvenus à cet âge fains, forts, gais,

aimables, fans connoître les infirmités de la vieillesse, fans être à charge aux autres, en pouvant encore jouir des douceurs innocentes de la vie, sont des habitans de villages, de hameaux, de ferme qui loin des mœurs des villes ont vécu de lait, de légumes, de pain, d'un peu de viande très-simple de temps en temps & d'eau ou de biere foible qui n'est presque qu'une décoction d'orge. Je fais qu'on cite des exemples de gens du monde parvenus à une grande vieillesse, mais quelques exceptions n'invalident point la regle générale & ils ont dû cet avantage à une constitution unique ou au courage qu'ils ont eu de vivre dans le monde fans se livrer à ses excès.

Il seroit inutile d'entrer dans de plus grands détails sur les mauvais effets de chacun des aliments ou des boissons que j'ai indiqués dans cet article, ils se trouvent dans des ouvrages assez répandus,

& il fuffit bien à mon plan d'en faire connoître les dangers en général.

Je paffe à ce qui regarde l'air.

A R T I C L E III,

De l'Air.

§. 15. **I**Ci tout l'avantage paroît, au premier coup d'œil, en faveur des gens du monde ; fi l'on compare l'air de leurs appartemens qui font vaftes, exhauffés, fouvent aérés, toujours très-propres, avec celui des chaumieres des payfans, dont j'ai fait remarquer ailleurs (a) toute l'infection, on fentira d'abord que l'air qu'ils respirent eft fort à préférer à celui des chambres du peuple ; mais conclure de là que le payfan jouit moins des avantages de l'air pur

(a) *Avis au Peuple* chap. 1.

que l'homme du monde ce feroit une erreur que quelques réflexions rendront palpables.

Premièrement, le peuple habite peu ses maisons, & passe presque toute sa vie au grand air qui est fort supérieur à celui que respire l'homme du monde, dont les appartements, quelques vastes & quelques propres qu'ils soient, ne peuvent lui fournir que l'air de la ville toujours fort inférieur, même dans les rues & les places les plus saines, à celui de la campagne, & très-mal-fain dans quelques quartiers.

En second lieu cet air est souvent gâté par les odeurs dont on le parfume, qui ne répandent pas, il est vrai, la putridité comme les chambres des payfans, mais dont plusieurs, en portant le sang à la tête & en irritant le genre nerveux, nuisent tout aussi dangereusement.

§. 16. Troisièmement , le payfan respire l'air dans le temps qu'il est le plus pur ; levé & couché avec le soleil il jouit de tous les avantages que la présence de cet astre sur l'horison donne à l'atmosphère , avantages démontrés par les observations journalieres des effets qu'il produit sur les animaux & les plantes , & qui tous prouvent que son action est l'ame de tout ce qui vit.

L'air du matin porte dans celui qui le respire une force & un bien-être dont il se ressent toute la journée ; les exhalaisons de la terre , au moment où la charrue ouvre de nouveaux sillons , celles de la rosée qui est le suc des plantes , une espece de baume volatil , celles des fleurs qui ne sont jamais si sensibles qu'au lever de l'aurore , sont autant de causes qui donnent à ceux qui jouissent de l'air de la campagne dans ces différentes circonstances un principe de vie

dont font absolument privés ceux qui ne hument jamais qu'un air de chambre, que l'attention à le renouveler empêche d'être mal-faisant, mais qui n'a rien de salutaire ; qui fuffit à la vie mais non pas à la parfaite fanté.

§. 17. Une quatrieme observation à faire, c'est, que l'air agité auquel le payfan est fouvent exposé, est encore une des grandes causes de la force & de la fanté dont l'homme du monde qui ne sort de ses appartements, où il évite avec soin tous les vents coulis, que pour passer dans un carosse, où on ne laisse entrer d'air que ce qu'il en faut pour n'être pas étouffé, est absolument privé, & cette privation ne peut que lui nuire.

Les vents font un de ces grands agents de la nature dont les impressions font nécessaires à tous les corps organisés. L'air immobile est aux animaux & aux plantes ce que l'eau bourbeuse des marais

est aux poissons faits pour vivre dans les rivières ; ainsi en se préservant soigneusement de tout air courant on se fait un mal réel, & cette dangereuse précaution, exposé à des accidents graves quand on ne peut pas absolument l'éviter, ce qui arrive quelquefois.

Il est bien étonnant que l'homme, qui ne peut pas vivre un instant sans air, le craigne si fort & soit si peu attentif aux qualités de celui qu'il respire. Il n'est pas douteux que c'est au grand usage de l'air champêtre que les peuples sauvages, ceux même dont le régime est mal-fain (& il y en a plusieurs) doivent leur bonne santé ; & l'on fait aujourd'hui, à n'en pas douter, que les moutons dont aucun soin, aucun régime, aucun remède ne pouvoient prévenir la mortalité, en sont à l'abri si on les fait parquer tout l'hiver en plein air. Que ces comparaisons, tirées des peu-

ples sauvages & des animaux ne choi-
 quent personne; les loix générales de
 l'économie animale font les mêmes chez
 l'homme & chez les brutes, & les vices
 de l'air influent fur la fanté de la femme
 la plus brillante, fous des lambris dorés,
 comme fur celle de la brebis dans fon
 étable, ou de la plante dans fes ferres.
 On fait la prodigieufe différence qu'il
 y a pour la force & pour la vigueur en-
 tre celle qui croît en plein air, dans un
 terrain un peu cultivé, & celle qui croît
 fous un toit à la faveur d'un poêle; la
 même différence fe retrouve entre le ci-
 tadin & l'homme champêtre; & la pâ-
 leur de celui qui ne vit que la nuit rap-
 pelle ce blanc fale qui eft la feule cou-
 leur que prennent les fleurs qu'on fait
 croître à l'abri des rayons directs du
 foleil & de la clarté du jour.

ARTICLE IV.

Du Mouvement & du Repos.

§. 18. **I**L y a deux principes également démontrés dans cette partie de la médecine qui s'occupe du mécanisme des fonctions & qu'on appelle la *Physiologie*: l'un, déjà indiqué plus haut, c'est que la force & la régularité de la circulation est la base de la santé; l'autre que rien n'aide autant la circulation que l'exercice, dont il n'est personne qui n'ait observé les bons effets sensibles, une fois au moins en sa vie, ou sur soi ou sur les autres; &, ces deux principes posés, on peut d'abord juger quel est à cet égard le genre de vie le plus salutaire, celui de l'homme du monde qui est sédentaire chez lui la plus grande partie du jour, & qui quand

il va ailleurs y passe dans des voitures que l'art à trouvé le moyen de faire rouler rapidement sans donner presque aucun mouvement à ceux qui y sont renfermés, ou celui du laboureur qui est dans un mouvement continuel & assez égal. Celui-ci jouit de tous les bénéfices de l'exercice, l'autre est la victime de tous les maux que l'inaction entraîne & de tous ceux qui sont l'effet d'un mouvement violent tel que celui d'une chasse forcée, de la danse, d'une course vive, ou d'autres mouvements brusques qui sont l'extrême opposé de la vie ordinaire, & dont les effets en sont d'autant plus fâcheux; au lieu que le laboureur ne connoît, ni l'inaction, ni l'action trop vive; il fait quelquefois des efforts, qui ont leurs inconvénients différents de ceux du mouvement excessif, mais il ne s'exerce jamais avec impétuosité; il ne fait pas même ce que

c'est que courir; ses danses ne font point échauffantes; il ne chasse point: & s'il est exposé à quelques courses forcées ce n'est jamais que quand il se trouve au service du riche & qu'il est la victime des irrégularités de son genre de vie.

§. 19. L'ordre que les Auteurs qui ont traité de la diete suivent ordinairement, me conduiroit à parler du sommeil, mais comme il dépend beaucoup des passions, je crois devoir faire précéder cet article, dont on fait ordinairement le dernier des six & qui devrait peut-être être le premier.

A R T I C L E V.

Des Passions.

§. 20. **L**Es passions ont une influence plus marquée & plus efficace sur la

fanté de l'homme que le mouvement, que les aliments, que l'air même. Les passions fortes, sans excepter les plus agréables, usent constamment & tuent quelquefois sur le champ. Les passions tristes détruisent absolument l'économie animale, & sont, sans aucun doute, la cause la plus fréquente des maladies de langueur.

Si l'on compare l'état de l'homme du monde à celui du paysan, quand aux passions, la différence sera plus extrême que sur tout autre article. Avant même que d'en venir à ce parallèle qu'on fasse attention un moment à la simple action de l'esprit chez ces deux classes d'hommes, l'on verra celui de l'un travaillant beaucoup, & celui de l'autre très-peu, parce que le premier a sans cesse sous les yeux & dans l'imagination, une variété d'objets & d'intérêts qui le tiennent toujours dans un état de ten-

sion ; au lieu que le second occupé d'un très - petit nombre de choses qui se représentent successivement dans le même ordre, peut à peu près faire tout ce qu'il doit faire en vrai automate sans aucune réflexion. Cette économie d'idées est un des plus sûrs préservatifs de la santé, qui est presque toujours en raison inverse des facultés de l'esprit & de leur exercice, & l'on pourroit appliquer ici ces beaux vers de l'Épître à Mr. de MONTULÉ.

La nature a voulu, sans doute mere sage,
 Entre tous ses Enfants faire un égal partage ;
 Aux brutes n'accorder qu'un instinct limité,
 Mais au lieu de l'esprit leur donner la santé.

§. 21. Si elle s'use seulement en pensant beaucoup ou fortement, on comprend combien les passions doivent lui nuire ; il y a entr'elles & la simple contention la même différence qu'entre les convulsions, (les passions fortes sont

celles de l'ame), & un fort exercice.

L'ambition des honneurs, l'amour des distinctions, le desir de la fortune que le luxe rend nécessaire, sont trois principes qui, animant sans cesse l'homme du monde, tiennent son ame dans une agitation continuelle qui seule suffiroit pour détruire sa santé, & l'exposent d'ailleurs à des revers très-fréquents, à des mortifications, à des chagrins, à des humiliations, à des coleres, à des dépités qui empoisonnent tous ses moments, & ce qui aggrave le danger de toutes ces impressions fâcheuses, c'est souvent la nécessité de les contraindre & de les masquer.

§.22. Le laboureur n'ambitionne qu'une récolte abondante, & n'attache pas son bonheur à une multitude d'objets qui, étant aussi celui du bonheur des autres, deviennent un sujet de rivalité, un prix que chacun se dispute; tous

ses vœux font pour une saison favorable, & ce font les vœux de tous ses voisins, ils ne se croisent point; mais l'homme qui n'est heureux qu'autant qu'il peut compter sur un emploi, sur une dignité, sur un bénéfice, sur une distinction, sur une faveur, sur un sourire même que cent personnes, plus accréditées ou plus méritantes que lui, ambitionnent aussi, vit au milieu d'un monde d'ennemis dont chaque démarche lui est suspecte; la crainte, la défiance, la jalousie, l'inimitié habitent continuellement dans son cœur & troublent absolument toutes ses fonctions.

La haine & l'envie chassent le sommeil, jettent dans une fièvre lente, détruisent l'appétit, produisent la pâleur, la maigreur, une corruption générale des humeurs.

La tristesse occasionne un relâchement général dans toutes les fibres; les mou-

vements languissent , la digestion & la nutrition ne se font plus , les humeurs croupissent & s'épaississent dans tous les visceres , il se forme des obstructions , des squirres , des calculs biliaires , la jaunisse , l'hydropisie , l'hypocondrie , les maladies soporeuses.

La crainte produit des effets à peu près semblables à ceux du chagrin & ces deux sentimens sont en effet très-rapprochés.

Les ravages de la colere & de la frayeur sont beaucoup plus prompts & beaucoup plus violents.

LANCISI , premier Médecin de deux Papes , & témoin long-tems des agitations d'une Cour orageuse , avoit déjà averti combien il étoit impossible que les courtisans se portassent bien , *parce* , dit-il , *qu'ils ne prennent point d'exercice , et que leur esprit continuellement agité entre la crainte et l'espérance n'a*

jamais un instant de repos ; ainsi il n'est point surprenant s'ils sont foibles , exposés aux symptômes de l'hypocondrie et tourmentés des maux de tête (a). Il peint aussi très-bien dans le §. précédent les dangers de la façon de vivre de la Noblesse & des riches habitants de Rome. Une grande partie des individus qui composent ces deux ordres ne prennent plus, dit-il , dès qu'ils sont sortis de l'enfance, aucune espèce d'exercice & passant la plus grande partie de la nuit en repas & au jeu, font de la nuit le jour & se couchent à l'heure où ils devroient se lever ; la quantité des aliments qu'ils prennent étant trop d'ailleurs considérable pour des gens qui sont dans une inaction continuelle , ils sont sans cesse exposés à des crudités , à des indigestions , à l'hypocondrie , aux embarras de tête , & à des

(a) *De nativis Romani cæli qualitat. Ch. 17. §. 6. p. 54.*

pertes totales de force qui dépendent de ce que l'action des nerfs est dérangée par l'abondance & l'âcreté des humeurs.

Dans cè conflict continuel d'intérêts , quand l'un des compétiteurs l'emporte , l'ame de tous les autres est déchirée , & ce qu'il y a de plus cruel c'est que dans les moments où l'on est livré au défefpoir , victime de l'usage , c'est fouvent un devoir indispenfable que d'aller embrasser cet heureux concurrent avec un vifage où la sérénité foit peinte.

L'amour de la diftinction en tous genres , ou le defir d'éclipfer tous fes pairs en tout , a une multitude étonnante de branches , plus fortes & mieux nourries fans doute dans les Cours que par - tout ailleurs , mais qui existent cependant & fe foutiennent très-bien dans toutes les villes où il y a une certaine quantité de gens du monde réunis , & où il y a par là même des objets de prétentions. Tou-

tes offrent à chaque instant quelque sujet de mécontentement , & cet état de l'ame influé nécessairement sur la santé.

§. 23. Les exemples de gens morts sur le champ par l'effet des passions fortes ne sont pas rares, tous les Auteurs en ont recueillis.

Les Empereurs N E R V A & V A L E N T I N I E N périrent dans des accès de colère (a). V I N C E S L A S, Roi de Boheme, eut le même sort.

Une forte tristesse, quel qu'en soit l'objet, n'est pas moins funeste. A D R A S T E mourut au retour du siege de Thebes en apprenant la mort d'A G Y A L É E son fils, & la nouvelle de celle du Prince noir tua E D O U A R D I I I son pere.

(a) N E R V A s'emportoit contre Regulus un de ses Officiers; & V A L E N T I N I E N contre les Sarmates qui avoient fait une incurſion en Illyrie. Sa colere fut ſi violente qu'au moment où il menaçoit toute leur nation d'un prochain anéantiſſement, il fut attaqué d'un regorgement de ſang dans lequel il mourut promptement.

La fille de CÉSAR & l'Impératrice IRÈNE moururent en apprenant, l'une la mort de POMPÉE, l'autre celle de l'Empereur PHILIPPE leurs maris. ANTIGONE EPIPHANES ne soutint point la honte d'une défaite; il avoua à ses amis que ce chagrin le tuoit, il perdit rapidement ses forces & mourut bientôt après.

La joie même a ses martyrs. Quand les trois fils de DIAGORE, vainqueurs aux jeux Olympiques, vinrent poser leurs couronnes sur la tête de cet heureux pere, il ne soutint point ce plaisir & expira sur le champ. Cette affection, quoiqu'imprimée par le bonheur, étoit trop vive; nos nerfs ne sont pas faits pour cet extrême, & vraisemblablement ceux de son cœur se paraliserent. Les applaudissements prodigués à une nouvelle tragédie de SOPHOCLE & à une nouvelle comédie de PHILIPPE-

DES, déjà vieux l'un & l'autre, leur occasionnerent à tout deux une joie mortelle.

Mais de toutes les passions il y en a peu de plus meurtrière que l'ambition frustrée ou la vanité humiliée, & les exemples ne peuvent en être nulle part aussi fréquents que dans les Cours.

ALONZO PINÇON l'un des Lieutenants de *Christophe COLOMB*, qui s'étoit hâté de le devancer à la Cour, au retour de leur expédition, mourut de chagrin de ce qu'on ne voulut pas l'y recevoir sans son chef: & le Capitaine MUNK, cet habile navigateur, le premier qui ait pénétré jusques au fond de la baie de Hudson, navré de la façon dont le Roi de Danemarck le traita au moment où il prenoit congé de lui, pour une seconde embarcation, fut saisi sur le champ par le chagrin, alla se mettre au lit & expira bientôt après.

J'ai rapporté dans un autre ouvrage (a) qu'un des premiers Magistrats d'une République Suisse, tomba mort, aux pieds du concurrent qui venoit de l'emporter sur lui, en s'approchant avec un visage riant pour l'en féliciter : & un des plus célèbres Professeurs que l'Allemagne ait eu dans ce siècle, ayant reçu, d'un de ses collègues, un affront pour le pas, ne résistat point à ce chagrin & mourut peu de jours après.

Ces passions excessives ne s'observent pas tous les jours ; mais ces exemples qui prouvent leur force nous apprennent combien leurs effets sont funestes. Dans un moindre degré elles ne paroissent pas aussi meurtrieres, & le sont cependant beaucoup ; elles jettent le germe d'une foule de maux de langueurs, qui, se développant ensuite, tuent sans qu'on sache

(a) TISSOT Epistola HALLERO.

jamais leur vraie origine ; & les grands emplois expofant néceffairement aux paffions vives & fréquentes , les Cours doivent être le féjour le plus défavorable à la fanté ; plus le nombre des circonftances auxquelles le bonheur eft affervi augmente , plus le bonheur diminue.

§. 24. Cette foule de gens dont l'homme du monde s'entoure , & qu'il croit néceffaires à fes befoins , multiplie réellement fes peines , entravent fon repos , & font pour lui une fource constante de défagrémens , parce qu'un bonheur dépendant de tant de volontés qu'on ne régit jamais complètement , trouve autant d'obftacles que de têtes.

L'homme de la campagne , fans ambition , ni d'honneurs , ni de faveurs , ni de vanité , ni prefque de richesses , feul artifan de fon bien-être , n'ayant autour de lui que les fiens , ou un petit nombre de domeftiques , qui étant fes égaux ,

penfant comme lui & vivant avec lui, veulent comme lui, ou au moins se prêtent aifément à toutes fes volontés, n'est la victime d'aucune de ces paffions destructrices. S'il les éprouve quelquefois, elles font bien plus foibles & bien plus paffageres; fa sensibilité étant moins grande, il est affecté bien moins fortement; la perte des personnes qui lui font les plus cheres ne le touche presque point, celle de fes biens ne l'affecte pas beaucoup plus, parce que la pauvreté totale ne change presque point sa façon de vivre; d'ailleurs il n'est jamais sensible qu'au présent, au lieu que l'homme du monde a toutes les inquiétudes de l'avenir. Son imagination égarée par fes nerfs irrités lui en fait à chaque instant de chimériques. Une multitude de femmes font dans l'impossibilité de se bien porter, sans parler des autres raisons, par cette succession continuelle de frayeurs qui,

les

les jettant à chaque instant dans un état violent, dérangent absolument toute leur économie animale ; elles poussent des cris si la plus légère inégalité du terrain fait pancher leur carosse un peu plus d'un côté que d'un autre , pendant qu'une laitiere qui précède ce bruyant équipage le laisse arriver sur elle, avant que de tourner la tête & de penser à faire un pas de côté pour l'éviter.

§. 25. Cette grande sensibilité fait que les gens du monde sont aussi les victimes de leurs affections les plus honnêtes ; tout ce qui afflige ou menace les leurs, tous les malheurs de l'humanité, ceux de la vertu , sont pour eux des maux réels qui les troublent souvent plus que les leurs propres, & nuisent essentiellement à leur santé. En un mot, infiniment plus sensibles à toutes les impressions & exposés à un beaucoup plus grand nombre que le payfan, il est né-

ceffaire qu'ils en fouffrent beaucoup plus.

Il y a malheureusement peu de perfonnes qui n'aient éprouvé fur elles-mêmes la vérité de ce que je viens de dire & qui ne fe foient reffenties, au moins une fois en leur vie, du mauvais effet, par exemple, que le chagrin, la frayeur, ou un mouvement de vivacité après le repas produifent fur la digeftion, qui en eft absolument dérangée; elle ne fe fait plus, & l'on fent à l'eftomac un poids angoiffant qui ne fe difsipé que quand on a pu vomir ou quand, à force de boiffon, on a entraîné ces aliments dans les inteftins où ils produifent fouvent des coliques ou la diarrhée.



ARTICLE VI.

Du Sommeil & de la Veille.

§. 26. **L'**Influence des passions est principalement marquée sur le sommeil, dont la juste longueur, la régularité & la tranquillité, font l'un des plus fermes appuis de la santé. Si l'on fait à cet égard le parallèle des riches & brillants citadins avec les habitants de la campagne, l'on trouvera tout l'avantage du côté de ces derniers. L'heure à laquelle ils se couchent, qui est celle que la nature a désignée, par des caractères sensibles, pour le repos de tous les animaux, & la disposition dans laquelle ils se trouvent au moment où ils s'y livrent, font qu'il n'est pas possible que le sommeil des uns ressemble à celui des autres. Le paysan qui n'a les nerfs irrités par aucune affection

de l'ame, & le fang agité, ou l'estomac travaillé, par aucune erreur de régime, se couche & s'endort; son sommeil est tranquille & profond, il est difficile de l'en tirer: mais au moment où ses forces sont réparées, il se réveille, il est parfaitement à son aise, frais, fort & gai. L'homme du monde agité par les affaires, les projets, les plaisirs, les chagrins, les regrets du jour, échauffé par la veille, les aliments & les boissons, se couche avec des nerfs inquiets, un pouls févreux, un estomac travaillé par le poids & l'âcreté des aliments, des vaisseaux pleins de fucs qui les irritent; l'inquiétude, le mal-aïse, la fièvre se couchent avec lui & le tiennent long-temps éveillé; s'il s'endort c'est d'un sommeil léger, inquiet, agité, troublé par des rêves effrayans & des réveils brusques. Au lieu de ce bien-être que le laboureur éprouve le matin, l'homme du monde s'éveille

avec des palpitations, de la fièvre, de la lassitude, de la sécheresse, la bouche mauvaise, les urines ardentes, l'abattement, l'ennui, la mauvaise humeur; ses forces ne sont point réparées, ses nerfs s'irritent & s'usent, son sang s'épaissit & s'enflamme, chaque nuit prend un peu sur sa santé, & fortifie le germe de quelque maladie.

ARTICLE VII.

Des Secrétions & Excrétions.

§. 27. **L**Es secrétions & excrétions, ou en termes ordinaires, les séparations & évacuations, sont des fonctions très-importantes de l'économie animale. La sécrétion consiste dans la séparation de quelques humeurs particulières dans des organes destinés à cela, d'où elles sont portées dans d'autres endroits où elles

font utiles ; c'est ainsi que la séparation de la salive se fait dans les glandes qui entourent la bouche & qu'elle est portée dans l'estomac ; que celle de la bile se fait dans le foie d'où elle va aux intestins.

Les excrétiions font ces évacuatiions qui emportent, hors du corps, le superflu des aliments, ces parties qui ne peuvent point s'affimiler, s'identifier à nos parties & qu'on appelle excréments ; la transpiration, les urines & les selles font les principales : elles se font d'autant mieux que les aliments font plus simples, qu'on vit plus sobrement & plus régulièrement, que le sommeil est plus tranquille, que l'air qu'on respire est plus pur, que le corps est plus exercé, qu'on est moins altéré par les passions ; ainsi il est aisé de comprendre combien ces deux classes de fonctions doivent se faire mieux chez le payfan que chez l'homme du monde.

Des aliments âcres, des boissons échauffantes, des assaisonnements brulants, dérangent absolument la sécrétion de l'humeur qu'on appelle suc gastrique & qui se sépare dans l'estomac pour servir aux digestions, épaisissent, durcissent même la bile, obstruent & enflamment ses canaux, donnent des constipations, entretiennent une petite fièvre; toutes les sécrétions & toutes les évacuations sont dérangées. L'inaction, en agissant différemment, produit à la longue des effets très-semblables, mais ce sont surtout les passions qui troublent entièrement les fonctions de ces deux classes; le chagrin, l'ennui, l'inquiétude, l'envie détruisent, comme on l'a dit, les digestions & les fonctions de la bile, & dès que ces deux fonctions sont dérangées, les bases de l'économie animale sont renversées, le sommeil disparoît, la santé se fane, & la

porte est ouverte à toutes les maladies chroniques.

§. 28. L'on peut ranger sous l'article des excrétiens les plaisirs de l'amour, & ici tout l'avantage reste encore à l'homme de la nature. Élevé sous les yeux de pere & de mere, accoutumé à une action continuelle, n'étant point livré à l'ennui de l'oisiveté, à l'abri des lectures dangereuses, éloigné des objets de séduction, il ne connoît le besoin que tard, quand son accroissement étant terminé l'excédent de la santé réveille chez lui ce sentiment que la nature a donné à l'animal pour le porter à créer son semblable après qu'il a lui-même acquis sa maturité; le desir n'a jamais cette impétuosité qui est plus souvent l'effet de l'imagination que du besoin; les facilités lui manquent; ainsi ce plaisir ne va presque jamais chez lui au delà du

nécessaire (a), & il contribue à sa santé au lieu de l'affoiblir : mais chez le jeune homme de la ville qui se trouve dans des circonstances absolument différentes, les débauches devançant presque toujours, de plusieurs années, l'âge de la force, sont la cause la plus générale de ses maladies & de son dépérissement à la fleur de son âge.

§. 29. Les habillements destinés à favoriser la transpiration, en modérant les impressions trop fortes de l'air, sont chez les gens du monde par les abus qui se sont glissés dans leur usage, une des causes de leur peu de santé, & nuisent de plusieurs façons.

Premièrement, ils sont ordinairement l'effet d'une ligature, qui si elle n'est pas

(a) Si le contraire à lieu quelquefois, comme je l'ai vu, c'est chez les jeunes mariés, s'ils se trouvent peu robustes & épousent des femmes qui le soient plus qu'eux, ils s'affoiblissent bien vite & tombent dans un épuisement, avec un peu de toux & de fièvre, qui dégénère souvent en étisie.

générale, porte au moins sur les principaux vaisseaux. Ligatures étroites des pieds, ligatures sous le jaret, au bas-ventre, sous les aisselles, au col, au poignet, dans tous les endroits où il importerait que la circulation fût libre.

L'on fait combien les corps baleinés ont détruit de tailles & de fantés; l'estomac, les viscères du bas-ventre & par une suite nécessaire le poulmon, toujours comprimés, constamment gênés dans leurs fonctions, les font toutes mal; les digestions se perdent, les viscères s'obstruent, les humeurs s'altèrent, les malades tombent dans les pâles-couleurs & la cacochymie; l'acide prévaut, la nutrition ne se fait plus, les os s'affoiblissent, leur figure s'altère souvent depuis l'âge de dix ans jusques à celui de dix-huit, & ces mêmes moyens destinés à procurer des tailles élégantes sont sans aucun doute la cause qu'il y en a beau-

coup de contrefaites. Cét usage malheureufement ancien, dont VARRON parle déjà, que TERENCE tournoit en ridicule dans fes comédies il y a dix-neuf fiecles, dont les Poètes romains qui l'ont fuivi ont auffi fait l'objet de leurs fatyres, dont les plus habiles Médecins ont fait fentir les dangers (a), ne peut point encore fe détruire malgré tous les avis qu'on peut donner aux femmes là deffus, malgré tout ce que leur apprend l'expérience. Nuisibles à tout âge puis que, comme je l'ai dit, en comprimant l'estomac, tous les organes du bas - ventre, & la poitrine, ils dérangent abfolument la digeftion, pro-

(a) L'on a fur les dangers de cet usage deux bonnes differtations, l'une de Georg. FRANK de FRANKNAU *fatyra medic.* 12. p. 213 qui n'eft qu'hiftorique, l'autre de feu Mr. PLATNER *Differtat. de thoracib. opuscul.* p. 95 dans laquelle après avoir rappellé tout ce qu'on avoit écrit avant lui, il eft entré dans l'examen le plus exact de tous les mauvais effets des corps balcinés, que Mr. WINSLOW a auffi très-bien développés.

duisent des obstructions du foie , des jaunisses , des flatuosités , des diarrhées , des palpitations , des toux , des asthmes , des défaillances , ils sont sur-tout dangereux pour les femmes enceintes & pour les jeunes filles qui étant plus sensibles sont plus affectées par la gêne & chez qui les vaisseaux plus mols résistent moins à cette pression étrangère sont par - là même beaucoup plus dérangés dans leurs fonctions ; & comme les dérangements sont beaucoup plus fâcheux à cet âge qui est celui où la machine se forme , & où elle se forme mal si son organisation est gênée , que dans un âge plus avancé où les mauvais effets de cette compression n'ont pas une influence à vie , on comprend aisément combien il est cruel de sacrifier la santé à venir & le bien-être actuel d'une jeune personne à l'espérance de lui voir un jour une taille de quelques lignes plus mi-n

ce qu'elle ne l'auroit peut-être eue si on n'eût pas employé ce cruel artifice, espérance même souvent déçue, puisque si ce moyen diminue quelquefois le volume de la taille en empêchant la nutrition, il jette souvent dans la noueure qui défigure. Nous rions des Chinoises qui par des fouliers forts & étroits préviennent totalement l'accroissement des pieds; sommes-nous moins ridicules & ne sommes-nous pas infiniment plus cruels nous qui astreignons nos jeunes filles à passer la moitié de leur vie dans des étaux qui non seulement empêchent l'accroissement d'une partie, mais qui en gênant absolument les fonctions les plus essentielles, détruisent leur santé, les jettent dans les maux de langueur les plus cruels & abrègent leurs jours. Cette mere qui craindra que sa fille ne s'expose un instant au ferein sans un triple rang de coëffes, qui sera désespérée si elle est obligée de

passer une heure dans une chambre qui ne soit pas très-chaude, ou qui la croira morte si elle est exposée un quart d'heure au soleil du printemps, peut la voir tous les jours souffrir plusieurs heures au point d'avoir les larmes aux yeux, ne rien manger, être pâle, évanouir, pendant qu'elle est enclavée dans son corps, maigrir, dépérir insensiblement, n'être heureuse que quand elle est délivrée de cette affreuse entrave, & elle a le courage ou plutôt la barbare cruauté de la forcer tous les matins à y rentrer. C'est peut-être là une des contradictions & des bizarreries de l'esprit humain les plus difficiles à expliquer. L'homme ne desire sans doute que d'être heureux, c'est son seul but, il court sans cesse après le bonheur; mais il court à l'aventure & sans avoir jamais demandé, *où est-il?* Il seroit cependant assez naturel quand on part, de savoir où l'on veut aller.

Un autre inconvénient des habillemens du monde, c'est que très-souvent les parties qu'il feroit le plus important de couvrir, le font le moins ; les femmes ont la gorge & la poitrine alternativement nues ou très-couvertes ; les hommes revêtus par-tout ne laissent d'accès à l'air que précisément sur le milieu de la poitrine, méthodes bien propres l'une & l'autre à endommager cette partie essentielle. Le payfan n'est jamais ferré nulle part, & est toujours boutonné ; sa femme & ses filles ne connoissent pas les corps, & ont en tout temps la poitrine également couverte.

§. 30. Les pores de la tête toujours fermés par un mastic gras & farineux, quelquefois ceux du visage par des pomades chargées de particules nuisibles, tirées du plomb & du mercure dont Mr. DES HAYS a fait connoître les dangers, sont encore des causes qui nui-

font en arrêtant la transpiration ; qui étant retenue reflue sur les organes voisins & y produit plusieurs maux différents. Les yeux sur-tout en font plus particulièrement affectés. Feu Mr. GENDRON qui s'étoit acquis de la réputation dans le traitement des maladies des yeux fut consulté par deux Dames que l'usage du rouge conduisoit à l'aveuglement ; l'une jeune encore se plaignoit de douleurs & d'élançements dans les yeux avec foiblesse de vue ; la conjonctive étoit un peu enflammée & parfemée de vaisseaux variqueux ; les paupieres sur-tout les bords étoient rouges & gonflées avec difficulté de les élever ; & ces accidents augmentoient sensiblement le soir ; tous les remedes étoient inutiles ; Mr. GENDRON qui vit d'abord que le rouge étoit la seule cause du mal , lui conseilla de le quitter & ce seul abandon la guérit parfaitement. Une autre femme, déjà sur-

année

année, ressentoit des douleurs dans le globe de l'œil & aux environs de l'orbite, la cornée transparente étoit terne & nébuleuse; la prunelle étoit un peu dilatée & ses mouvements de contraction & de dilatation se faisoient fort lentement, elle voyoit les objets avec difficulté & craignoit de perdre la vue; le plus essentiel des conseils que lui donna Mr. G. & qui réussirent, ce fut de quitter le rouge & le blanc. Mr. DESHAYS qui a ajouté ses observations à celles de Mr. G. parle d'une demoiselle à qui le rouge occasionnoit presque d'abord qu'il étoit appliqué une légère inflammation des yeux qui se dissipoit le lendemain dès qu'elle s'étoit lavée; d'une seconde qu'il guérit d'un larmoyement presque continuel en la faisant renoncer au rouge, & d'une troisième qu'il délivra par le même moyen d'une démangeaison considérable aux paupières.

qui la faisoit clignoter & répandre des larmes & l'empêchoit de voir distinctement les objets. Il remarque que celles qui font habituellement usage du rouge ou du blanc se plaignent de douleurs de tête, de maux de gorge, de chaleur & de cuisson dans les yeux, de fluxions & d'érysipelles sur le visage & de maux de dents que tout l'art du dentiste ne peut guérir. Les rouges dans lesquels il entre du cinabre, & c'est ceux qu'on emploie le plus fréquemment, occasionnent de la chaleur & de l'ardeur dans la bouche & le gosier, la salive acquiert de l'âcreté & de la fétidité, les gencives s'enflamment, les dents se gâtent, la bouche se perd (a). L'introduction des parties de bismuth, de céruse où de plomb qui sont autant de poisons, &

(a) Lettre sur plusieurs maladies des yeux causées par l'usage du rouge & du blanc par Mr. DESHAYS GENDRON Paris 1760.

qui entrent dans les blancs ont des inconvénients encore plus fâcheux & peuvent nuire essentiellement à tous les organes intérieurs & sur-tout occasionner des maux de poitrine, d'estomac, des constipations opiniâtres & des coliques cruelles.

La tête inégalement couverte, quelquefois beaucoup, quelquefois point, se trouve exposée par-là à des maux réels & les plus petites causes peuvent avoir de grands effets sur des sujets sensibles & délicats.

L'usage fréquent des éventails n'est même point indifférent ; & il y a longtemps qu'un habile Médecin a averti qu'en arrêtant la transpiration du visage & presque toujours dans le moment où elle devoit être la plus abondante, ils rendoient la tête chaude & pesante (a) ;

(a) PLEMPIUS de togator. valetudin. p. 34.

je les crois la cause de beaucoup de maux de yeux, de nez & de dents, & de beaucoup d'éruptions dartreuses.

§. 31. La sécrétion du lait est encore une des causes des maladies des femmes du monde. Si elles ne nourrissent pas, ce lait en s'épanchant, occasionne une infinité de maux, presque tous fâcheux & rebelles; parmi lesquels il en est un bien triste, puisqu'il va directement au détriment de la population & dont personne n'a parlé jusques à présent; c'est une espèce de paralysie de l'uterus, suite des pertes laiteuses, qui les rend insensibles au plaisir & inhabiles à la génération; tout comme, épanché sur les intestins, il produit quelquefois une diarrhée sans sentiment. Si elles nourrissent, sans les soins qu'exige ce nouvel état, elles s'épuisent & tombent dans des maux de nerfs.

§. 32. L'abus du tabac n'est plus, de

puis bien des années, une erreur réservée aux gens du premier rang, elle appartient à tous les ordres; il s'en prend plus dans les antichambres que dans les salons, & beaucoup plus dans les gargotes que dans les assemblées les plus brillantes. Mais l'usage des odeurs soit en poudre soit en liqueur est une branche du luxe des toilettes qui a des inconvénients très-réels, en irritant continuellement le genre nerveux, & en l'irritant si fortement chez quelques personnes, qu'elles tombent en foiblesse si elles sont obligées de les soutenir longtemps; il y en a, telle que celle du musc, qui opèrent cet effet plus sûrement que les autres: mais toutes, quelles qu'elles soient, sont véritablement nuisibles, & devroient être absolument bannies. Elles nuisent d'autant plus qu'elles sont plus pénétrantes & il est certain qu'elles nuisent très-réellement non-seulement à la vue

mais au cerveau même; elles disposent aux vertiges, elles affoiblissent certainement la mémoire, & contribuent à disposer tous les nerfs à une trop grande mobilité. C'est puer que d'être parfumé, disoit, il y a seize cents ans, MARTIAL; je ne fais s'il corrigea quelques citoyens de Rome; mais si l'abus cessa alors, il s'est bien reproduit: un instant de raison le feroit abandonner par toutes les personnes bien constituées; & il seroit réservé à ceux que la nature a disgraciés & qui sont obligés de couvrir par des parfums quelques odeurs désagréables dont ils ont le malheur d'être infectés.



 A R T I C L E VIII.

*Maladies les plus fréquentes des gens
du Monde.*

§. 33. **J**'Ai présenté fort rapidement les principales différences qu'il y a entre la façon de vivre de l'homme du monde & du laboureur, je dois actuellement indiquer quelles sont les maladies qui résultent le plus généralement de l'action continuée de ces différentes causes; mais auparavant je ferai remarquer que ces causes ayant une fois agi sur une première génération, les enfants qui en naissent, naissent déjà plus faibles, & que le luxe & la mollesse ayant présidé à leur éducation, ces germes de maux qu'ils avoient apporté en naissant ont été augmentés chaque jour; leurs enfants s'en font encore plus ressentis.

& le mal a dû faire des progrès d'âge en âge. Il y a un pays où les hommes de la Cour font reconnoissables à la petitesse de leur taille.

Nos peres bien moins forts que n'étoient nos ayeux,
Ont eu pour successeurs des enfants plus débiles.

§. 34. Si l'éducation de l'homme du monde étoit la même que celle du laboureur, si on le rendoit fort dès son enfance, il seroit plus en état en entrant dans le monde de soutenir les chocs qu'il doit y effuyer; mais par un abus funeste on commence à ruiner sa santé dès le moment où il voit le jour, ainsi il lui reste peu de chose à faire pour la perdre tout-à-fait quand il peut en disposer; & il est de bonne heure exposé aux infirmités qui sont une suite de cette vie molle & usante, dont les principaux effets généraux sont un dérangement total des digestions, celui de toutes les fonctions des nerfs, toutes

leurs maladies, des obstructions, un principe d'âcreté dans les humeurs, & une disposition habituelle à la fièvre. De ces effets généraux, appliqués aux différens organes, il résulte plusieurs maladies; j'indiquerai fort en abrégé les principales & les plus fréquentes.

Sensibilité aux impressions de l'air.

§. 35. La première, & l'une non pas des plus dangereuses, mais des plus incommodes, c'est cette sensibilité à toutes les impressions de l'atmosphère qui fait que toutes ses variations un peu sensibles incommodent. L'homme foible, au fond de son alcove, est sûr que c'est le vent du nord qui régne; une insomnie, un mal-aïse général, des douleurs universelles le lui apprennent, pendant que son fermier qui a déjà été plusieurs heures en plein air a de la peine à en décider; les brouillards lui donnent la mi-

graine ; les temps pluvieux l'oppressent, lui ôtent l'appétit, l'énervent, le rendent malheureux ; les temps froids le font touffer, lui donnent des coliqués, des crachements de sang, aux femmes des suppressions, le rendent irascible, emporté, incommode à vivre ; & l'on se rappelle que le Chancelier de CHIVERNI, prédit au Président de THOU, que si le Duc de GUISE irritoit l'esprit d'HENRI III pendant la gelée, qui le rendoit presque furieux, il le feroit expédier sans forme de procès.

Mr. BOYLE nous a conservé l'histoire d'une femme de la Cour de Londres, qui étoit si sensible, qu'elle jugeoit d'abord si les personnes qui entroient chez elle avoient passé dans des quartiers où il y eut beaucoup de neige ; en l'approchant elles la faisoient souffrir ; ses nerfs étoient irrités par le peu de parties nitreuses dont leurs habits pouvoient s'é-

tre chargés & que la chaleur des appartemens faisoit évaporer & portoit sur leurs voisins. Observation qui prouve ce que l'Auteur d'un nouvel ouvrage très-intéressant vient d'établir, c'est que les particules dont l'air se trouve chargé dans ses différentes variations, contribuent beaucoup aux maux que les valétudinaires éprouvent dans ces différentes époques (a).

La délicatesse dans le moral n'est quelquefois pas moins excessive, & j'ai vu souvent une femme pleine d'esprit & de raison, mais trop sensible, qui ne pouvoit point voir entrer chez elle des personnes dont la physionomie ne lui plaisoit pas, sans éprouver un mal-aïse marqué, & qui influoit très-sensiblement sur son pouls.

(a) Mr. l'Abbé RICHARD, *histoire naturelle de l'air & des météores.*

La migraine.

§. 36. Les migraines font une autre maladie très-fréquente chez les gens du monde; elles font ordinairement la fuite d'un vice dans l'estomac ou dans les nerfs, souvent de tous les deux, & c'est une maladie d'autant plus fâcheuse, qu'outre sa violence, qui est quelquefois excessive, si elle devient fréquente & que les intervalles entre les accès soient courts, elle rend tout le genre nerveux d'une sensibilité qui ne permet plus de rien soutenir; & enfin si après avoir duré plusieurs années elle vient à se déranger on est exposé à des maux plus fâcheux que la migraine la plus cruelle.

J'ai vu des paralysies, des convulsions, des asthmes, des crampes d'estomac, des dyfuries très-fortes être la suite de ces migraines cessantes.

Maux de yeux.

§. 37. Une grande sensibilité dans les yeux, des douleurs dans le fond du globe, une impossibilité de les ouvrir le matin, une légère agglutination des paupières, un larmoyement trop aisé, une impossibilité de s'appliquer à aucune lecture ou à aucun autre ouvrage, sont encore les suites de ce principe d'échauffement & de sensibilité, qui se retrouve toujours sous différentes formes chez les personnes dont la santé m'occupe actuellement, & sont peut-être augmentées par la grande clarté des appartements, par la multiplicité des glaces & des réverbérations, par la fumée même d'un grand nombre de bougies (a).

(a) Je ne reparle pas ici des effets du rouge indiqués ailleurs.

Boutons au visage ; Dartres.

§. 38. Un autre effet, peu considérable en lui-même, & si l'on n'y faisoit point attention, mais qui est une source de maux ou par l'inquiétude qu'il donne ou par les remèdes qu'on fait pour s'en débarrasser, c'est les boutons qui viennent au visage.

Ils font l'effet de ce principe d'âcreté dans les humeurs & de cette irrégularité dans la transpiration, qui font l'apanage des gens de cet ordre; c'est ce même double principe qui fait aussi éclorre cette multitude de maladies dartreuses, non-seulement au visage mais sur tout le corps, qui sont bien plus fréquentes parmi les gens du monde que chez les autres.

§. 39. La gale, qui est le plus souvent une maladie contagieuse répandue par la mal-propreté, est commune chez

le peuple & chez les artisans, rare chez l'ordre des gens propres; mais les dartres plus rares chez le peuple, qui a le sang naturellement doux & qui a la gale parce qu'il la gagne par contagion, sont plus fréquentes chez les gens qui sont plus propres, mais qui portent, dans un sang surchargé de parties âcres, un principe de maladies éruptives toujours prêt à se manifester sous différentes formes, & qui, refluant quelquefois de la peau sur les organes intérieurs, d'autres fois s'accrochant aux organes intérieurs sans s'être auparavant manifesté extérieurement, produit des maux de tête, des toux, des asthmes, des spasmes, des vomissements, des coliques, des diarrhées, & une foule d'autres maladies, souvent mal traitées parce qu'on ne fait pas attention à leur véritable cause.

La goutte.

§. 40. L'âcreté goutteuse, fruit des mauvaises digestions, d'une transpiration irrégulière & souvent d'un sang enflammé, est encore une des maladies réservées aux gens qui se livrent aux excès de la table, aux plaisirs de l'amour, aux veilles, à l'inaction, à toutes les passions, à une forte contention d'esprit; & qui est presque absolument inconnue chez le campagnard.

Malheureusement elle passe des pères qui l'ont méritée à leurs enfants innocents, & quand elle est une fois établie, elle se déracine bien difficilement.

Lorsqu'elle est régulière elle fait souffrir de temps en temps des douleurs assez vives pour donner des regrets à tout ce qu'on a fait pour la provoquer; mais les plus grands maux qu'elle produise c'est quand elle ne peut pas se fixer, ou
quand

quand elle se dérange ; dans l'un & l'autre cas , errante dans la masse des humeurs , irritant successivement différentes parties internes ou externes , elle produit alternativement des douleurs , des spasmes , des paralysies , des angoisses , des fièvres , des coliques , des obstructions , le calcul , des nodosités , un mal-aïse continuel , une foiblesse habituelle des jambes , qui réduisant à l'inaction en produit tous les mauvais effets , la privation de tout bien-être , celle par-là même de tous les plaisirs ; on n'en goûte véritablement aucun quand on ne jouit plus de ce sentiment de fanté , qui est le premier de tous & la base de tous les autres.

Maladies du poulmon.

§. 41. Le poulmon est un des organes qui souffre le plus de cette disposition âcre & inflammatoire de la masse

du sang ; l'huméur qui en transpire continuellement, étant la même que celle qui transpire par la peau, le même principe d'âcreté qui se trouve dans celle-ci, & qui occasionne les maux décrits §. 38 & 39, irritant la membrane intérieure du poulmon y produit des maux bien plus fâcheux puisqu'ils ont leur siege dans un organe bien plus important; de là naissent la toux, l'oppression, les asthmes, les chaleurs de poitrine. Si la transpiration externe vient à s'arrêter & à refluer sur le poulmon, c'est ce qu'on appelle un cathare ou un rhume, qui attaque également l'intérieur des narines, la gorge, la poitrine, & qui devient souvent une véritable inflammation.

Mais de tous les dérangements que le genre de vie dont je parle produit dans le poulmon, l'un des plus fréquents & des plus dangereux, c'est les tubercu-

les : c'est le nom qu'on donne à de petites tumeurs , depuis la grosseur d'une lentille jusques à celle d'une petite fioix , plus ou moins dures , qui , naissant dans le poulmon , d'abord petites & en petit nombre , deviennent ensuite plus grandes & plus nombreuses. Je donnerai plus bas leur histoire avec un peu plus de détail , il suffit de dire ici , qu'ils sont rares chez le peuple , excepté dans quelques pays du nord , où il fait un grand usage des liqueurs distillées & qu'ils sont une des causes les plus ordinaires de l'étiſie chez les gens du monde. Les mets succulents , l'usage des vins forts ou des liqueurs & l'abus des femmes , sont trois causes qui ne manquent guere de les produire , sur-tout si le poulmon est naturellement foible. L'on voit des étiſies chez le payſan comme chez les gens du monde , mais elles sont souvent chez lui la suite d'une inflam-

ination de poitrine mal traitée, ou d'un rhume trop négligé.

Maladies de l'estomac & des intestins.

§. 42. Si l'on passe des organes contenus dans la poitrine à ceux que renferme le bas-ventre, l'estomac se présente le premier, & c'est celui dont les fonctions sont le plus dérangées par ce genre de vie qui caractérise les gens du monde. Le dégoût, un appétit irrégulier, la mauvaise bouche, les maux de cœur, les aigreurs, les crampes ou spasmes de l'estomac, les vomissements habituels, la soif, la sécheresse de gorge sont des maladies presque inconnues dans les villages, & qui tourmentent le citadin en proportion de ses plaisirs de mode, de sa sensualité, de son luxe; au lieu que l'agriculteur mangeant à peu près tous les jours de sa vie la même quantité, les mêmes mets & aux

mêmes heures , ne sent jamais son estomac.

§. 43. Les fonctions des intestins sont & doivent être aussi dérangées que celles de l'estomac ; un mal-aise fréquent dans les entrailles , beaucoup de chaleur , de la constipation , du dessèchement , des vents continuels , des coliques habituelles & sur-tout des hémorroïdes , maladie aussi rare aux champs que fréquente à la ville , sont des symptômes dont se plaignent tous les jours les personnes dont je parle , & qui les conduisent peu-à-peu à de bien plus graves.

Obstructions.

§. 44. Les autres maladies les plus ordinaires , sont les obstructions des différents viscères , sur-tout du foie & du mésentère , auxquelles conduisent nécessairement l'inaction & sur-tout les

passions qui, troublant sur le champ l'ordre des sécrétions & sur-tout celle de la bile, font qu'elle croupit dans ses canaux, s'y épaisit, s'y durcit même, les obstrue tout-à-fait, & quelquefois devenant véritable calcul, dont le siège est plus ordinairement dans la vésicule du fiel que dans le foie, occasionne ces coliques bilieuses atroces, qui dépendent de la difficulté que ces calculs ont à passer de la vésicule dans les boyaux par le canal choledoque, & qui, si l'on n'en détruit pas le principe, rendent la vie très-malheureuse & jettent enfin dans des jaunisses cruelles, qui finissant par une hydropisie incurable, en abrégent beaucoup la durée.

De toutes les obstructions du bas-ventre, celles du foie, & sur-tout celles de son petit lobe, ou lobe supérieur, sont les plus fréquentes; mais il me paroît que celles du pylore (c'est le pas-

sage de l'estomac aux intestins) & du mésentère, deviennent plus communes qu'elles ne l'étoient, & c'est une suite bien naturelle de l'augmentation de dérangement dans les digestions. Des nerfs toujours irrités troublent absolument l'ordre de la circulation, & les gonflements fréquents des intestins, en comprimant les vaisseaux & forçant souvent les humeurs à croupir, produisent le même effet.

De ces engorgements joints à l'âcreté des humeurs, naissent ces petites fièvres qui reviennent si souvent chez plusieurs personnes délicates, qui cèdent pendant quelques temps à la diète & à de légers évacuans & qui ensuite ne cèdent plus à rien, mais détruisent insensiblement le malade.

La Pierre.

§. 45. La pierre de la vessie est plutôt une maladie attachée à certains pays qu'à certains ordres d'hommes, & je ne la crois pas plus fréquente chez les riches que chez le peuple, excepté chez les goutteux, qui sont même moins sujets à la pierre qu'à la gravelle dont on peut être fatigué pendant longues années, sans qu'il se forme jamais de gros calculs.

Maux de nerfs.

§. 46. Telles sont les maladies qui attaquent plus ordinairement les différentes parties; mais il y en a une autre plus fréquente encore, plus particulière aux gens du monde, plus évidemment l'effet de leurs mœurs, de leurs passions, de leur régime, de leur façon de vivre, ce sont les maux de nerfs.

Les mauvaises digestions, la nutrition imparfaite qui en est la suite, l'inaction qui nuit à toutes les sécrétions sont cause que la matière des esprits animaux n'est point suffisamment travaillée; les veilles, les irrégularités de la transpiration, l'âcreté des aliments les rendent âcres eux-mêmes; les fonctions de tous les viscères se faisant mal les irritent; les passions continuelles les bouleversent sans cesse, ainsi il n'est point étonnant que toutes leurs fonctions se fassent mal, que leur cours soit irrégulier & que de là naissent cette foule innombrable de maux qui varient chez tous les sujets, qui varient d'un jour à l'autre chez le même sujet, & dont les variations possibles sont, non pas infinies sans doute, mais sûrement indéfinies; il faudroit pour les nombrer assigner le nombre des parties du corps humain qui ont des nerfs, & qui sont

assez considérables pour que leur lésion puisse opérer un effet sensible, & calculer de combien de combinaison ce nombre est susceptible; la suite des chiffres qui exprimera le résultat de cette opération, fera le nombre possible, je ne dirai pas des maladies de nerfs, on peut les réduire à un assez petit nombre de classes, mais des symptômes nerveux. Ces classes sont, la paralysie ou la cessation d'action; le spasme ou l'action trop forte & trop continuée sur une même partie; la mobilité qui est une facilité trop grande à passer d'une action trop forte à une action trop foible, ou une sensibilité si grande que la réaction des nerfs est toujours plus que proportionnée à l'action des impressions. Ce sont les symptômes de cette dernière classe, désignés ordinairement par le nom ridicule de *vapeurs*, qui sont les plus fréquents, & qui rendent si fâcheuse

la vie de tant de personnes à qui tout rit, & qui ne sont malheureuses, que parce qu'elles trouvent dans leurs nerfs un obstacle insurmontable au bonheur. La plus légère impression devient pour elles une sensation vive; ce que leur voisin n'aperçoit pas même, les affecte fortement; ce qui occasionne chez lui un sentiment légèrement désagréable, leur fait éprouver une douleur aiguë. Dans le moral, tout ce qui ne les flatte pas les déchire; une idée qui n'est pas riante les désespère, & n'étant point maîtres de la chasser, elle se représente sans cesse à leur esprit & les désole continuellement. Tout ce qui ne court pas au devant de leur bonheur fait leur malheur; par-là même, presque tout ce qui les entoure les chagrine & en est chagriné; la vraie félicité s'éloigne d'eux, & ils ont d'autant moins d'espérance d'en jouir jamais, que leurs volontés

& leurs goûts ayant la même instabilité que leurs nerfs , les objets de leurs fantaisies , de leurs appétits , de leurs passions , varient quelquefois d'un moment à l'autre ; craignant tout , ne jouissant de rien avec tranquillité , leur vie se passe en effrois & en desirs sans aucune possession tranquille ; tandis que l'heureux cultivateur desire peu , jouit tranquillement & ne craint jamais.

Maladies des femmes.

§. 47. Outre les maladies dont je viens de parler & qui peuvent attaquer indistinctement l'un & l'autre sexe , le genre de vie que j'examine rend les femmes du monde plus particulièrement sujettes à quelques unes qui sont bien plus rares dans les campagnes ; je n'en indiquerai ici que quatre , l'irrégularité dans les règles , les fausses-couches , les suites fâcheuses de couches , & les pertes blanches.

Irrégularité des regles.

§. 48. Cette espece de pâles-couleurs qui dépend de ce que les regles ont de la peine à s'établir est assez fréquente à la campagne : on y voit souvent des filles de dix-huit & de vingt ans qui ne sont pas encore réglées ; il y en a des raisons naturelles qui leur sont particulières. Il n'en est pas de même chez les personnes qui vivent à la ville & y mènent la vie de la ville ; les regles y paroissent, & les jeunes filles y sont nubiles bien plus vite qu'aux champs ; quelquefois même beaucoup trop tôt ; parce que ces regles hâtives contribuent souvent à les affoiblir pour toute leur vie, & à jeter chez elles le germe de toutes les maladies de langueur qui peuvent dépendre de ce que les fibres restant trop lâches, les vaisseaux n'acquièrent jamais la force qu'ils devroient

avoir, & par-là même aucune fonction ne parvient jamais à se faire parfaitement bien. Mais si les règles s'établissent tard chez les campagnardes, elles s'y maintiennent bien plus régulièrement; l'uniformité de leur vie établit chez elles à cet égard le plus grand ordre, & cet ordre contribue beaucoup à leur bonne fanté. Ce n'est pas la même chose chez les femmes du monde, dont plusieurs sont sujettes à la menstruation la plus irrégulière, & sur-tout à de très-fréquents retards sans cause apparente. Souvent la suppression est de deux ou trois mois. Quelquefois il y a de la régularité dans le temps des retours, mais une diminution sensible dans la quantité; chez d'autres, au contraire, les retours sont trop fréquents ou les évacuations trop abondantes; & tous ces états, suites si naturelles de la façon de vivre & sur-tout des passions, conduisent toujours

au mal-aïse, à la langueur, à l'abattement, aux maux de tête & aux obstructions.

§. 49. Non seulement la menstruation est plus irrégulière chez les femmes du monde, mais elles l'éprouvent beaucoup plus douloureusement, & il est aussi commun de trouver, chez les jeunes personnes de cet ordre, ces coliques atroces qui précèdent chaque apparition des règles, & vont quelquefois jusques aux convulsions, qu'il est rare de les trouver chez celles qui vivent en campagne, & pour qui cette époque n'est point un temps de langueur comme pour les autres; ainsi on peut hardiment ranger ces coliques menstruelles parmi les maladies des femmes de la ville; elles y sont d'autant plus exposées que leur façon de vivre les rend plus sujettes aux engorgemens & aux maux de nerfs.

Fausses - couches.

§. 50. Cette foiblesse dans les fibres de l'uterus qui en rend les évacuations si irrégulieres, entraîne nécessairement plus de dispositions à des fausses couches, par deux raisons : la premiere, c'est que l'adhérence de l'arriere-faix est bien plus foible, parce que la force d'adhésion entre des corps semblables est toujours proportionnée au degré de densité, ainsi la séparation est bien plus aisée : la seconde, c'est que l'abord du sang s'y faisant fort irrégulièrement, il est quelquefois si considérable, qu'il produit une hémorragie dont la fausse-couche est presque toujours la suite, d'autres fois si peu abondant qu'il est insuffisant à la nourriture de l'enfant ; il se flétrit, les enveloppes ont le même sort, & le détachement suit nécessairement cet état. On peut en ajouter une troi-

sieme ;

sieme, c'est la mobilité des nerfs des femmes du monde qui, comme je l'ai dit, les rend si susceptibles de frayeurs; & les frayeurs sont de toutes les causes d'avortement les plus fréquentes. L'on sent par-là combien cette seule cause doit les rendre plus rares chez les campagnardes qui ne craignent rien, que chez les Dames qui craignent tout, & dont cette foiblesse a occasionné & occasionne tous les jours le dépérissement des plus grandes maisons.

Les fréquentes fausses-couches affoiblissent beaucoup les femmes, parce qu'elles sont ordinairement accompagnées de pertes très-abondantes qui les épuisent, & ce qu'elles ont de fâcheux, c'est qu'une première en entraîne souvent une seconde, & celle-ci une troisième; j'ai vu une femme qui s'est blessée douze fois à trois mois, sans avoir jamais pu passer ce terme.

Suites de couche.

§. 51. Si les fausses-couches tuent beaucoup d'enfants dans les maisons les plus considérables, les mauvaises couches y tuent beaucoup de meres ou au moins les jettent dans des maladies de langueur qui abrégent beaucoup leurs jours, & les rendent stériles après une premiere grossesse.

Ces couches funestes & rendues ordinairement telles par la complication d'une fièvre putride, de l'inflammation de l'uterus, du lait épanché & des désordres nerveux, sont infiniment plus rares à la campagne, où ce concours de causes ne se trouve pas; & où il est si commun de voir des femmes qui ont eu un assez grand nombre d'enfants sans avoir jamais été obligées de prendre même une once de manne; & si l'on lit plusieurs Mémoires à consulter sur la santé des

femmes du monde, on voit très-fréquemment l'origine de leurs maux remonter à une couche fâcheuse, ou à une fausse-couche. Ces époques portent à leur fanté des coups dont elles ne peuvent point se remettre.

§. 52. Parmi les mauvaises suites de couches les plus fréquentes, il faut compter les ravages du lait épanché; maladie si rare autrefois, qu'elle est à peine indiquée par les Auteurs qui ont écrit il y a plus de quarante ans, & si fréquente aujourd'hui dans les villes, qu'elle est devenue un des objets principaux de ceux qui, depuis lors, ont traité des maladies des femmes, sans qu'on soit cependant parvenu à en expliquer les causes & les phénomènes d'une façon satisfaisante.

Le changement que la grossesse imprime à l'uterus influe sur toute la machine, mais principalement sur les seins;

ils deviennent sensibles, douloureux; ils se gonflent, il s'y forme du lait quelquefois dès les premières semaines de la grossesse; & à la fin de cette époque, il est rare qu'il n'y en ait pas une certaine quantité.

Le second, plus ordinairement le troisième, quelquefois seulement le septième ou le huitième jour, il s'y porte avec une bien plus grande abondance, & cette opération est assez sensible pour occasionner une fièvre, quelquefois très-forte, & qui se compliquant à d'autres causes, peut devenir dangereuse. Si ce lait déposé dans les seins en est tiré, toutes les fois qu'ils sont remplis, par l'enfant auquel la nature l'avoit destiné, il continue à y abonder, & l'on n'a rien à craindre de ses défordres; il peut couler pendant plusieurs années, & le seul danger auquel il expose, c'est à l'épuisement, & aux maladies qui en sont la

suite. Le lait se forme du chyle dont il conserve encore la plupart des caractères ; ainsi la nourriture de l'enfant se prend sur celle de la mere, & si celle-ci n'a pas plus d'appétit, pendant qu'elle nourrit, il faut nécessairement qu'elle s'épuise, ce qui arrive tous les jours, & jette beaucoup de femmes dans la langueur & les maux de nerfs.

Mais si ce lait, qui paroît quelquefois se former dans les vaisseaux avant que d'être porté aux seins, ne s'y dépose pas, ou si après s'y être déposé, il reflue dans la masse des humeurs, il y opère comme un corps étranger, qui est incapable de s'affimiler au sang (a), il agit

(a) Les épanchemens de lait, les dépôts laiteux, les évacuations laiteuses sans qu'il ait jamais paru de lait au sein, porteroient à penser que l'état de grossesse fait sur les vaisseaux un tel changement, qu'ils opèrent celui du chyle en lait sans l'intervention des seins ; cette action seroit difficile, peut-être impossible à expliquer, ce qui ne seroit pas un titre pour la rejeter : mais ne pourroit-on cependant pas croire, avec plus de vraisemblance,

comme irritant & produit une fièvre quelquefois très-violente , d'autres fois plus modérée , mais qui ne cesse jamais entièrement que le sang ne soit débarassé de cette humeur à laquelle il ne peut pas s'allier , & qui paroît agir comme

que lors même qu'on n'a point apperçu de lait dans les seins il y en a cependant réellement eu , mais en petite quantité , & que ne s'étant point fait jour par les vaisseaux excrétoires , il a repassé dans les vaisseaux ; qu'il a agi sur la partie avec laquelle il a le plus d'analogie , qui est le chyle ; qu'il se l'est assimilé , en a fait un vrai lait ; que ce premier chyle , devenu lait , a agi sur un nouveau , & qu'ainsi la plus grande partie du chyle s'altère & devient vrai lait sans être jamais portée au sein ; ce qui explique très-bien tous les défordres produits par cette humeur chez des femmes qui n'ont jamais eu l'apparence d'en avoir ; ce qui n'est pas rare ; ce sont même souvent les plus dangereusement malades.

Il y auroit beaucoup d'expériences curieuses à faire ; premièrement , pour s'assurer exactement des caractères du lait & du chyle dont on a bien assigné les ressemblances , mais non pas les dissimilitudes ; secondement , pour connoître les effets du lait injecté dans les vaisseaux ; on procureroit des épanchemens artificiels de lait , & on observeroit les effets qui en résulteroient ; peut-être qu'on verroit des fièvres laiteuses , des évacuations du même genre , des dépôts , des suppurations , des convulsions , des paralyties , des caries , des luxations , & tout l'appareil effrayant des symptômes qu'on observe chez quelques accouchées.

feroit une injection légèrement acide.

§. 53. On peut ranger sous trois classes les effets de ce lait ainsi épanché; ou il reste dans les vaisseaux ou il s'évacue par quelque couloir naturel, ou enfin il forme un dépôt sur quelque partie interne ou externe.

Quand il reste dans les vaisseaux, il entretient une fièvre continue, qui devenant fièvre lente, accompagnée ordinairement d'une petite toux sèche & d'une aridité de la peau plus grande qu'on ne la trouve ordinairement dans les autres fièvres lentes, détruit toutes les fonctions, & conduit à la mort.

§. 54. Les voies par lesquelles le lait s'évacue le plus ordinairement, sont l'utérus, les selles & les urines.

L'on voit souvent que dès que les pertes rouges diminuent, elles sont remplacées par une perte blanche absolument laiteuse, dont j'ai indiqué plus

haut §. 31, un des dangers. Un autre plus fréquent, c'est de laisser des pertes blanches.

§. 55. La seconde voie par laquelle le lait sort, c'est les intestins : il n'y a point de Médecins ni d'Accoucheurs qui n'aient vu très-fréquemment, dans les couches, des felles véritablement laiteuses, quelquefois le lait paroît très-bien conditionné, d'autres fois, légèrement altéré.

J'ai vu 77 felles dans 24 heures qui ne paroissent absolument que du lait, & dont le total pouvoit monter à vingt-quatre ou vingt-cinq pintes; l'odeur qui s'en exhaloit étoit exactement celle du lait aigri; les jours suivans, cette évacuation abondante, qui affoiblit prodigieusement la malade, & l'auroit tuée si elle avoit continué avec la même violence, diminua très-considérablement, mais elle dura cependant plus de six

semaines ; & j'en ai vu souvent , mais moins abondantes , durer plus longtemps.

§. 56. Les urines font une troisieme voie par laquelle le lait s'évacue souvent très-abondamment. J'ai vu des femmes en rendre , de temps en temps , par cette voie , plus de six mois après leurs couches , & c'est celle qui les affoiblit le moins & qui a le moins de danger.

§. 57. Il est plus rare que le lait s'évacue par les vomissements que par les selles. J'en ai cependant vu rendre quelquefois par cette voie , & deux fois ces vomissements ont été des crises salutaires qui retirèrent les malades des portes du tombeau.

§. 58. On ne sue point le lait sous sa forme naturelle comme on le rend par l'uterus , les selles , les urines ou les vomissements , mais la sueur est cependant une des évacuations par lesquelles il se

dissipe souvent. D'abord, il est certain qu'une sueur abondante à la fin de la fièvre de lait est ce qui peut mettre la malade le plus à l'abri de tous les ravages occasionnés par le lait; & cette même sueur établie dès le premier jour des couches, diminue sensiblement cette fièvre, tant il est vrai qu'elle soustrait une partie de sa cause; vérité dont ne permet pas de douter l'odeur, & l'état des linges dans lesquels on sue. Ils acquièrent souvent, en séchant, une roideur qui prouve évidemment qu'ils sont imbibés d'une humeur plus épaisse que la simple sueur ordinaire.

§. 59. Quelquefois le lait se reporte aux seins, & c'est la crise la plus favorable; je les ai vu se remplir au bout de sept semaines, couler abondamment, & tous les accidents que la malade éprouvoit se dissiper. Il y reparoît même au bout de plusieurs mois, & j'ai, sous les

yeux, des femmes chez qui cette alternative de lait aux seins & de langueur s'est soutenue pendant très-long-temps.

§. 60. Il arrive encore quelquefois que quand on est parvenu à diminuer cette fièvre laiteuse lente, dont j'ai parlé §. 54, qui est accompagnée d'une si grande sécheresse, la peau s'humecte un peu, & enfin vient à laisser couler une sueur assez abondante qui est une crise favorable, mais jamais complete, & au secours de laquelle il faut en appeler d'autres.

§. 61. Quelquefois la nature essaye cette crise & ne l'opère pas, mais porte seulement le lait à la peau; c'est ce qui forme ces maladies qu'on appelle éruptions laiteuses, qui se masquent sous différentes formes, & se fixent dans différentes parties: tantôt ce sont des furoncles qui se succèdent continuellement, d'autres fois des panaris, qui sont une espèce de furoncles, souvent

des dartres, des gales, d'autres fois de simples fuintements plus ou moins abondants, aqueux ou purulents, plusieurs autres maux qui, quelques formes qu'ils prennent, font souvent très-longs si on ne les traite pas bien dès les commencements.

Le mal paroît quelquefois endormi, la malade se croit guérie, & au bout de quelques semaines il reparoît avec une nouvelle vigueur ou sous une nouvelle forme. J'ai été consulté par une femme qui, dans l'espace de trois ans, avoit perdu à différentes reprises plusieurs ongles, & plusieurs fois les mêmes, toujours assez douloureusement; en les comptant elle en trouvoit vingt-trois tombés & renouvelés.

§. 62. La troisième terminaison du lait épanché est ce qu'on appelle proprement dépôt laiteux, dont Mr. P U Z O Z, à qui on doit un excellent ouvrage fran-

çois sur les accouchements , a le premier traité avec une juste étendue , & de la façon la plus satisfaisante. Les vaisseaux continuellement irrités par le lait cherchent à s'en débarrasser , comme lors qu'ils sont infectés par l'humeur de la goutte , de la petite vérole , de la rougeole , de la peste , &c. Quand il ne peut pas être chassé par les couloirs , dont j'ai parlé dans les §. précédents , il s'en fait un dépôt sur quelques parties , comme il arrive souvent que dans une fièvre aiguë la nature fait un dépôt de l'humeur irritante sur quelque organe , & ce dépôt est un bien ou un mal suivant l'importance de la partie sur laquelle il se fait.

Il en est de même des dépôts laiteux ; on a vu que si ce lait épanché ne se séparoit pas de la masse des humeurs , il entretenoit une fièvre qui conduisoit à la mort , mais s'il se dépose sur quelque

organe essentiel, tels que le cerveau ou le poulmon, comme cela arrive quelquefois dans les dix ou douze premiers jours de la couche, la malade périt promptement. Après cette époque, il est plus rare que le dépôt se fasse sur ces organes, il se fait alors ou dans quelques parties du bas-ventre & principalement du bassin, ou extérieurement, & plus souvent sur les extrêmités inférieures qu'ailleurs. Je l'ai vu se déposer sur le mésentère, sur les ovaires, fréquemment au pli de la cuisse, quelquefois à son articulation, dans les interstices des muscles mêmes de la cuisse que j'ai vue d'une grosseur triple de sa grosseur ordinaire avec des douleurs atroces, sur la jambe, sur les graisses qui entourent les seins, au bras, &c.

§. 63. Au moment où ces dépôts commencent, l'irritation étant moins générale, la malade se sent un peu mieux &

la fièvre diminue : mais bientôt l'engorgement occasionnant des douleurs plus ou moins vives , quelquefois atroces , le dépôt n'étant pas complet , ou une partie de l'humeur déposée repassant dans la masse du sang , il se reproduit une nouvelle fièvre , toute aussi forte , souvent accompagnée d'accidents plus graves que la première , & les malades tombent dans l'état le plus triste qui dépend des douleurs , de la lésion des fonctions produites par la tumeur , de l'irritation du genre nerveux , de la fièvre & des nouveaux dépôts d'une partie de l'humeur repompée qui se portant sur différentes parties , occasionne les accidents les plus fâcheux , & souvent les plus singuliers , dont l'histoire offre des détails immenses qui n'appartiennent pas à un ouvrage qui n'est point destiné aux Médecins , & dont le but principal n'est que de faire connoître aux

malades les maux auxquels leur genre de vie les expose.

§. 64. Ceux que je viens de décrire, les irrégularités de menstruation, les suites funestes de couches & le lait épanché, maladies aussi fréquentes chez les femmes du monde que rares à la campagne, ont leur source évidente dans cette irrégularité de sécrétions qu'on a vu plus haut être l'effet de leur genre de vie; dans ce principe d'âcreté & de disposition inflammatoire qui existe toujours dans leur sang; dans les amas de matières échauffées qui brûlent toujours leurs entrailles; dans cette mobilité du genre nerveux qui est toujours prête à troubler les fonctions & les évacuations; enfin, dans ces altérations continuelles de l'ame qui changent sans cesse l'état du corps; ce sont ces mêmes causes qui rendent souvent les maladies aiguës des personnes de cet ordre, si

irrégul-

irrégulières , si compliquées , si difficiles
& si longues.

Pertes Blanches.

§. 65. Les pertes blanches sont une autre maladie presque absolument inconnue aux payannes, & très-ordinaire chez les femmes des rangs supérieurs (a). Leurs variétés, leurs effets multipliés, leurs causes différentes n'entrent pas dans mon plan, & je me borne à trois observations générales; l'une, c'est que l'abattement presque continu, la foiblesse, la disposition à la tristesse, le sentiment fréquent d'angoisse au creux de l'estomac, celui de pesanteur & de foiblesse aux reins, le dégoût, la pâleur, la maigreur, les yeux battus sont les symptômes les plus ordinaires de cette maladie: la féconde, c'est qu'elle peut dépendre des

(a) Mr. MALOUIN dit, qu'elles sont plus fréquentes à Paris que par-tout ailleurs.

causes les plus opposées ; que si elle dure long-temps , elle ruine absolument la fanté, & conduit ordinairement à tous les maux de nerfs ; enfin , que quand on n'y remédie pas de bonne heure , elle devient très-difficile à détruire : la troisième, c'est que de toutes les maladies , dont j'ai parlé , c'est celle qui est le plus sûrement & le plus constamment l'effet de ce genre de vie irritant & usant , dont j'ai déjà fait si souvent sentir le danger.

A R T I C L E IX.

Des préservatifs.

§. 66. **U**Ne fanté aussi foible , aussi opposée au bonheur , qui rend les jours si fâcheux , qui en abrège la durée , qui rend malheureux tout ce qui nous entoure , qui détruit la population , qui infecte les enfans d'un germe de lan-

gueur & de maux, est un objet sans doute bien digne de l'attention des Médecins, mais seule elle seroit très-inefficace; ce n'est point par quelques recettes que le mal peut se guérir, & c'est ici où le concours du malade est de la plus grande nécessité. Il faut qu'il sente son mal, qu'il ait la volonté d'en guérir, & une volonté assez forte, pour le déterminer à renoncer aux causes de sa maladie en changeant son genre de vie. Mais que cette proposition n'allarme & ne révolte pas; je ne pense point à une réforme complète devenue impossible, & qu'il seroit par-là même ridicule de proposer.

Je n'invite point à vivre comme les Sauvages, qui, livrés la plupart à une indolence stupide, dont ils ne sortent presque que pour chercher leur proie ou assouvir leur vengeance, menent plutôt la vie de l'animal carnassier que celle de l'être raisonnable, & sont bien éloignés

de ressembler à ces portraits de fantaisie tracés par des voyageurs romanesques & peut-être un peu misanthropes, qui se font plu à humilier l'homme civilisé en embellissant l'homme sauvage, qui ont peut-être cru acquérir plus d'importance en relevant le mérite des peuples chez lesquels ils avoient vécu ; ou enfin, qui ont pris pour la suite de l'esprit des nations, quelques beaux traits particuliers qui ne prouvent rien en faveur de la généralité.

Je ne pense pas non plus à rappeler à la vie du laboureur, quoique je la croie plus heureuse, dans le fait, que celle de l'homme du monde ; mais deux classes de plaisirs bien vifs, celles qui ont leurs sources dans la culture de l'esprit & dans l'exercice du sentiment, sont presque perdues pour lui, & doivent concourir puissamment à augmenter la félicité de l'homme qui en jouit ; ainsi, si l'homme

du monde, qui peut se les procurer, est moins heureux que l'homme des champs, c'est par sa faute, il devroit naturellement l'être davantage, mais il est si maladroit qu'il a construit l'édifice de ses plaisirs de façon qu'il est devenu l'atelier de ses peines.

§. 67. Le premier changement qu'on pourroit lui proposer pour améliorer son état, le premier remède à ses maux, seroit donc de s'étendre sur ces deux classes de plaisirs qui sont en sa puissance, & ce doit être l'objet des soins de l'éducation dont le grand but est de faire connoître à l'homme les vraies sources de son bonheur, & les chemins qui y conduisent.

Les grandes qualités, le grandes vertus, les agréments de la société, les charmes de l'esprit & de la figure devroient, dans l'ordre naturel des choses, se trouver chez les hommes les plus édu-

qués ; mais , qualités , vertus , agréments ,
charmes , tout est détruit par une mau-
vaïse fanté.

Il a tout ; il a l'art de plaire ,
Mais il n'a rien s'il ne digère. M. DE V.

La raison même est souvent rendue
inutile par un état maladif.

Eh ! dans un corps mal-fain qu'importe la raison ?
C'est un cocher adroit assis sur le timon ,
D'un char tout fracassé sans soupente & sans roue ;
C'est un pilote expert sur un vaisseau sans proue.
Dans un homme souffrant l'esprit n'a point d'effort
Le mal , le mal l'enchaîne.

Épit. à MONTUË.

Des nerfs toujours irrités par des hu-
meurs toujours irritantes , en dérangent
l'harmonie des organes & en ôtant au
corps sa vigueur , tuent l'ame , qui est si
dépendante de l'état de son enveloppe ,
que tout ce qui déränge l'économie de
l'un , altère absolument la façon de pen-
ser de l'autre ;

Ce rayon lumineux de l'essence suprême ,
Qui avec nos sens , croît , s'affoiblit comme eux ,

Et cette observation constatée par l'expérience des siècles, impose sans doute à chacun la loi la plus formelle de veiller avec soin à la conservation de sa propre santé, mais cette loi acquiert plus de force à mesure qu'on remplit un rôle plus nécessaire, qu'on est ou qu'on se croit plus important.

§. 68. Un autre changement, sur lequel on doit nécessairement, ou se borner à un énoncé général, ou entrer dans des détails immenses, c'est de se soustraire à toutes ces causes qui tuent sans augmenter le moins du monde le bonheur; c'est de savoir apprécier tout ce qui est plaisir de mode & d'abus, & de le distinguer de ce qui est vrai plaisir; c'est de ne pas risquer de s'assujettir pour toujours à des incommodités réelles, afin d'en éviter dans le moment une très-légère; c'est enfin, d'apprendre à calculer, & à faire le bilan de tous ces plaisirs imagi-

naires qui en portent le nom, fans en être, & au milieu defquels, il faut fans cefle fe dire en bâillant, cela eft bien amufant.

J'apporte ici tout l'ennui de mon ame
 Joignez un peu votre inutilité
 A ce fardeau de mon oifiveté.
 Si ce ne font les paroles expreffes
 C'en eft le fens. V.

Les plaifirs entrent dans l'ordre éternel des chofes, ils existent invariablement; il faut pour les former de certaines conditions dans l'objet qui les goûte & dans celui qui les procure; ces conditions ne font point arbitraires, la nature les a tracées, l'imagination égarée ne peut point en créer, & l'homme le plus paffionné pour les plaifirs, ne pourroit mieux réuffir à augmenter les fiens qu'en renonçant à tous ceux qui ne portent pas cette empreinte de la nature. Mais cet échange ne peut prefque avoir lieu

que pour de nouvelles générations, qu'on préparera dès leur enfance pour cela & à qui une habile & sage institution donnera les qualités nécessaires pour être utiles & heureux; il est difficile d'être l'un fans l'autre.

§. 69. Je ne propose point à l'homme logé au milieu d'une ville (& si les villes font un mal il ne finira point), qui a un long trajet à faire pour aller respirer l'air de la campagne, & qui ne sauroit à quoi s'y occuper, d'aller y passer toute la journée; mais je l'invite à ne pas s'imaginer que le grand air lui est nuisible, qu'il ne peut fortir que dans une maison bien fermée & mollement roulante; je ne veux pas qu'il croie que le pavé bleffera ses pieds; que les cahots d'une voiture ordinaire lui feront beaucoup de mal, & qu'en ne se servant que des plus douces, il se prive du seul mou-

vement auquel la nécessité d'aller chercher les plaisirs l'obligeroit.

Premièrement, en renonçant à l'air & à l'exercice, il ruine sa fanté: mais de plus, en cherchant à se dispenser de tout ce qui ne fait pas une impression agréable, on n'y gagne rien, parce que la sensibilité augmentant continuellement à mesure qu'on la choye, les impressions les plus légères augmentent de forces relatives, & font alors au moins le même effet fâcheux que les plus vives faisoient auparavant; on vient à tout craindre, & l'on ne peut pas tout éviter; ainsi on fait une mauvaise spéculation, & les petites choses altèrent bien plus une fanté très-délicate, que les grandes n'altèrent une fanté forte. Plus on cherche à se soustraire aux impressions des agents dont la nature nous a environnés, & à l'action desquels elle a voulu nous exposer, parce qu'elle est nécessaire

à notre constitution, plus on en est incommodé. Les Sybarites chassèrent les coqs de leur ville, pour qu'ils ne les réveillassent pas, & le pli d'une rose les empêchoit de dormir. Quand on ne court la poste que dans un lit, on ne dort plus dans une alcove, & celui qui ne s'expose plus au plein air & qui ne sort plus de son appartement quand le vent du nord souffle, vient à en être incommodé même dans son lit, & à être affligé de voir entrer son ami, qui en ouvrant la porte, a fait couler un torrent glacé sur ses jambes. L'on a dit, avec raison, " la mollesse s'accroît d'elle-même ; quand on s'imagine aujourd'hui être incommodé de ce qui n'incommode personne, on le fera demain de ce qui n'incommodoit pas aujourd'hui ; à la fin on ne trouve plus que des situations pénibles ; les nouveaux besoins qu'on s'impose font de nou-

„ velles peines qu'on se prépare , & l'on
 „ est toujours malheureux , parce que
 „ quand les befoins n'ont point de fin ,
 „ le bonheur n'a point de commence-
 „ ment ”.

§. 70. Je ne crois pas nécessaire que l'on se couche avec le soleil , pour se bien porter ; je ne voudrois pas que la société se fermât au moment où l'homme de société , occupé pendant le jour , peut commencer à en jouir ; on peut , sans danger , veiller quelques heures , depuis que l'agriculteur , fatigué d'un travail pénible , se repose ; mais je voudrois que l'homme du monde ne s'imaginât pas qu'il ne peut être heureux qu'en bouleversant l'ordre de la nature , & en faisant de la nuit le jour ; qu'il ne crût pas au dessous de lui , d'être éclairé par le même flambeau qui éclaire l'univers ; qu'il n'imaginât pas qu'il ne peut y avoir de plaisir pour lui , que quand le reste de

la nature dort ; qu'il ne prît pas pour son heure favorite celle du méchant qui veut être ignoré, ou de la bête féroce qui attaque sa proie dans l'ombre des ténèbres. Les plaisirs sont de toutes les heures, & il n'est point nécessaire pour s'amuser que le soleil ait fini sa carrière ; le croire, ou paroître le croire autrement, c'est vouloir se distinguer par une petitesse ; les plaisirs seront d'autant plus vifs, & l'on en jouira d'autant plus longtemps, qu'on les placera aux heures où ils nuisent le moins à la santé, & l'on ne peut trop l'inculquer, il n'est point égal de veiller fort avant dans la nuit pour se lever ensuite très-tard. Cette habitude qui nous prive de la jouissance de l'air pur, & nous réduit à l'air étouffé d'une alcove pendant la plus grande partie du jour, & qui nous borne à ne respirer, pendant la nuit, qu'un air de chambres remplies de monde & de bougies, est

nécessairement funeste à la santé, elle en sappe les fondemens, elle attaque la vie dans ses principes. Sans rien prendre sur la durée des plaisirs, qu'on en place donc mieux le temps, qu'on se r'approche un peu de la marche indiquée par la nature, & l'on fera sûr d'y gagner.

§. 71. Je ne veux point réduire le citadin opulent à vivre de pain bis, de laitues & de choux; ces aliments demandent des organes fortifiés par l'exercice & par le plein air; celui des villes plus épais que celui de la campagne, anime moins l'appétit & aide moins les digestions; il rend nécessaires des aliments un peu plus favoureux & moins pesants que ceux dont se nourrit le robuste manoeuvre. L'inaction du riche désoeuvré ne lui permettroit point de vivre de lard, de pois & de fèves; ces aliments croupiroient sur son estomac, & lui feroient tous les maux; ainsi je

suis bien éloigné de vouloir astreindre au même régime des hommes qui menent des genres de vie si différents, il doit nécessairement y avoir une différence analogue dans leurs aliments : mais entre les aliments grossiers du laboureur, & la cuisine succulente & desséchante du citoyen brillant, il y a un juste milieu compatible avec la santé, & qui réunira la légèreté, la délicatesse & le goût agréable : l'on doit d'ailleurs placer ici la même réflexion que j'ai faite plus haut en parlant de l'air, c'est que plus on recherche les sensations exquisés, plus on s'en éloigne ; les organes deviennent difficiles à mesure qu'on les flatte ; ce n'est qu'en restant dans une juste simplicité qu'on peut s'assurer de goûter un plaisir constant ; le buveur d'eau la trouve toujours bonne ; l'homme qui veut des vins piquants est toujours dans le cas d'en désirer de nou-

veaux ; les organes toujours irrités par des aliments & des boissons âcres deviennent calleux ; leur sentiment s'éteint ; de là , leur indifférence pour tout ce qui n'est pas piquant & extraordinaire ; de là la nécessité de se nourrir d'aliments & de s'abreuver de boissons nuisibles , & enfin , quelquefois l'impossibilité de se nourrir , parce que la fin de cette façon de vivre est souvent un dégoût total , dont on est à l'abri avec un régime plus simple , qui est celui que doivent s'imposer ceux qui sont les plus sensibles aux plaisirs de la table ; tout est affaire de calcul , je l'ai déjà dit , on ne calcule pas assez ; en calculant un peu plus , chacun augmenteroit considérablement la somme de ses moments heureux , & l'ordre général y gagneroit.

§. 72. J'ai fait voir plus haut les dangers des passions , je ne toucherai point ici à la partie pratique de cet article , elle n'est plus de mon ressort ; le Politique s'en

s'en fert, le Moraliste les réforme, le Médecin se borne à en observer l'influence sur la santé, & à en corriger les sinistres effets : malheureusement cela est bien difficile, sur-tout aussi long-temps que la cause subsiste ; on n'éteint point un incendie au milieu d'un orage ; l'on ne fixe point un vaisseau sur une mer agitée par la tempête, & l'habileté du pilote ne l'empêche point de chasser sur ses ancres ; mais l'incendie est moins violent s'il y a moins de matières grasses & seches ; le naufrage est moins à craindre, si la carcasse du bâtiment est bien faite, & la cargaison bien distribuée. Il en est de même de l'homme dont l'état est d'être agité par les passions, si tant est que la nécessité de cet état existe ; il en sera bien moins affecté si sa santé est ferme & robuste, sa fibre forte, ses humeurs douces, ses nerfs fermes. Les passions nuiront donc bien moins à celui qui ne

commettra point d'erreurs de régime ; je dis plus, il se trouvera dans les mêmes circonstances, & aura bien moins de passions, parce que la passion n'étant qu'une affection vive, & la vivacité des affections dépendant de la sensibilité du genre nerveux, celui chez qui cette sensibilité est malade, éprouve des affections très-fortes pour des causes très-légères ; ce qui n'eût été pour lui qu'un événement ordinaire & très-indifférent, s'il s'étoit bien porté, lui paroît une affaire très-considérable & très-fâcheuse.

§. 73. L'homme appelé à passer ses jours dans le sein des villes, où il est occupé de soins importants, ne peut pas se donner autant de mouvement que celui qui vit aux champs ; il sent souvent que ce genre de vie sédentaire lui nuit, & en connoît les dangers sans pouvoir l'abandonner, il est plus à plaindre qu'à blâmer : mais ce qu'on a

de la peine à comprendre, c'est que tant de gens, complètement désœuvrés, à qui leur oisiveté même est à charge, qui ne sont occupés qu'à en tromper l'ennui, & qui ne peuvent point ignorer les avantages & la nécessité de l'exercice, soient parvenus à ce degré d'indolence qui les porte, non seulement à y renoncer, mais à le craindre, & à se priver par-là du moyen le plus agréable & le plus sûr de diminuer le danger de plusieurs erreurs de leur conduite. Il est le conservateur le plus certain de la force & de la santé, & toutes les personnes qui ont le temps de s'occuper de la leur, devraient se faire une loi de donner tous les jours, au moins deux heures, à des promenades à pied, en voiture, ou à cheval dont le mouvement est le plus salutaire. Il seroit à souhaiter qu'on fit contracter aux jeunes filles du monde l'habitude d'y mon-

ter, & qu'il y eût dans les grandes villes une Académie destinée uniquement à les instruire dans cet art. Non seulement la santé, mais la beauté même, y gagneroient infiniment; c'est une erreur funeste que de croire qu'on peut les séparer.

§. 74. Le dérangement des sécrétions dépendant de toutes les autres erreurs de régime, elles se feront mieux à mesure qu'on commettra moins de ces erreurs; & quand on respirera un air plus pur, qu'on se nourrira d'aliments plus sains, qu'on s'exercera davantage, qu'on dormira mieux, qu'on sera moins agité par les passions, l'ordre dans les évacuations se rétablira nécessairement. Leur marche est le barometre de la santé, elle en suit l'ordre & les irrégularités, ainsi je n'ai rien de plus particulier à en dire, & après ces observations générales sur les changemens à faire

dans le genre de vie pour prévenir les dérangements de la fanté , je passe à celles qui me paroissent les plus indispensables sur les moyens de la rétablir quand elle est altérée.

ARTICLE X.

Moyens généraux de remédier aux principales maladies.

§. 75. **L**A délicatesse de tempérament, que j'ai définie plus haut, étant le premier des maux des personnes du monde, leur étant presque commune à toutes, elle doit être le premier objet des soins des Médecins. Elles feroient bien moins sujettes aux maladies, si on leur ôtoit cette facilité à être dérangées par toutes les impressions qui est le caractère de cette délicatesse, dont il est

bien important de s'occuper un instant.

§. 76. Elle dépend principalement des trois causes que j'ai déjà indiquées; une fibre trop foible, des nerfs trop sensibles, une transpiration trop susceptible de variations; & comme très-souvent les deux dernières sont les suites de la première, la principale indication du traitement, dans la plupart des cas, c'est de fortifier les fibres. Je ne parle que des cas, dans lesquels la délicatesse est l'objet essentiel & non point l'effet d'une maladie de langueur; toutes la produisent quand elles ont duré quelque temps.

§. 77. Comme ce germe de délicatesse existe souvent dès la naissance, c'est aux soins de l'éducation à le détruire. Les détails qu'exigeroit cet article important pourroient faire un volume; je les réduirai ici à quelques regles générales, qui sont les mêmes qu'on trou-

ve dans plusieurs ouvrages sur cette matière, mais qu'il est utile de rappeler de temps en temps. On lit peu les anciens livres, & l'avantage des nouveaux, lors même qu'ils ne renferment aucune idée neuve, c'est de remettre sous les yeux les vérités utiles, mais oubliées.

Éducation des enfants foibles.

§. 78. Les moyens que l'expérience a prouvé être les plus propres à fortifier les enfants qui paroissent être nés foibles, sont les suivants.

1°. On doit leur donner une nourrice bien saine & assez abondante pour que le lait seul puisse suffire pour tout aliment, au moins pendant un an. Quand cela est impossible, & qu'on est obligé de donner d'autres nourritures, il faut également continuer à donner du lait, qui est sans aucun doute, l'ali-

ment le plus propre à donner des forces & une fanté ferme à l'enfant le plus délicat.

2°. Aussi long-temps que l'enfant vit de lait de femme, on lui permet d'en prendre autant qu'il en veut, & qu'il en peut avoir: mais dès qu'il passe aux autres mets, il est très-important d'empêcher qu'il ne s'accoutume à en prendre trop. Une bonne digestion est indispensablement nécessaire à quelqu'un qu'on veut fortifier, & les seuls remèdes fortifiants sont ceux qui la rétablissent: mais il est impossible qu'elle soit jamais bonne, sur-tout chez un enfant délicat, sans une grande sobriété à laquelle on ne peut, par-là même, donner trop d'attention; & si toutes les personnes chargées de l'éducation des enfants savoient ou vouloient les observer, ils se convaincroient tous les jours, par eux-mêmes, de ses bons ef-

fets. Il ne faut pour cela que comparer le bien-être, l'agilité, la vivacité, la gaieté, la force, le sommeil doux, dont ils jouissent après avoir mangé sobrement, avec le mal-aise, l'appesantissement, l'ennui, la mauvaise humeur, la foiblesse, le sommeil inquiet, qu'ils éprouvent quand ils ont trop mangé; & il est aisé de comprendre quels effets ce dernier état, souvent répété, doit avoir sur la santé: mais ce qui est encore plus triste, c'est que ses effets moraux sont également funestes. Dans cette situation pénible, occasionnée par le travail qu'éprouve un estomac surchargé, les facultés de l'enfant sont accablées, il comprend difficilement & mal, il ne retient rien; incapable d'application, elle le peine & il s'en dégoûte; ses nerfs affectés désagréablement, ne sont susceptibles d'aucune impression douce, tout lui paroît fâcheux, tout l'irrite, il n'é-

prouve que des affections dures, son ame se ferme à la vertu & son cœur aux sentimens honnêtes, qui se sement sans soins, & germent avec rapidité chez l'enfant que le bien-être, qui fuit la sobriété, dispose à toutes les sensations heureuses.

3°. Il n'y a pas moins d'attentions à observer dans le choix des aliments, que dans leur quantité.

Le lait de vache, s'il n'y a point de disposition aux obstructions & à la noueure, est un des meilleurs. Il a cependant un inconvénient, mais il est aisé de le prévenir ; c'est que si l'on en fait vivre trop long-temps, sans autre aliment, les intestins conservent, souvent pendant plusieurs années, de la foiblesse & une espee de relâchement.

Les graines farineuses, sur-tout le ris, le froment, & le mais fraîchement moulu, les légumes, principalement

toutes les racines tendres & délicates ; les panades avec du pain recuit, un peu de chicorée, quelques potages au bouillon font, après le lait ; la nourriture qui leur convient le mieux. On peut auffi leur donner quelquefois des œufs à la coque très-peu cuits, s'ils les aiment, & mêler de temps en temps quelques cuillerées de chocolat à leur lait. Dès l'âge de quatre ou cinq ans, rarement plutôt, on leur permet un peu de viande tendre à diner, mais point à fouper, qui doit être toujours très-léger. Le pain, pris en quantité, nuit aux personnes délicates, dont l'estomac est foible, & qui font fujettes aux aigreurs ; d'ailleurs, il est nécessaire à ceux qui mangent beaucoup de viande, dont il est le correctif, mais quand on vit prefqu'entièrement de végétaux on en a moins befoin.

4°. On doit leur faire éviter les pâtif-

series, les graisses, les choses de haut goût, les fausses, les eaux chaudes qui détruisent l'estomac, les forces & les nerfs; ne leur permettre que peu ou point d'acides, & jamais de vin; quoiqu'il paroisse d'abord donner des forces, comme on digère moins bien quand on en boit, il est certain qu'à la longue il les diminue, & c'est une remarque constante, dans tous les pays, que les buveurs d'eau sont beaucoup plus vigoureux, plus sains, plus gais, & vivent plus long-temps que les buveurs de vin. La différence est sur-tout marquée chez les enfants, entre ceux à qui l'on en donne & ceux qu'on en prive; & ces derniers sont aujourd'hui, ici au moins, le beaucoup plus grand nombre. J'en ai vu plusieurs qui étoient foibles, petits, languissans, malades, chagrins, qui ne dormoient point, se rétablir sans autre secours que le retranchement du

vin, du thé & du café. Il n'y a qu'une foiblesse mal-entendue & bien funeste, qui puisse entretenir le préjugé à cet égard; ces privations n'en font point, lorsqu'ils n'en ont pas contracté l'habitude, & ne font rien au bout de quelques jours, lors même qu'elle étoit invétérée; d'ailleurs, ils font bien dédommagés de ces instans de faveurs agréables par le bien-être dont ils jouissent. Malheureusement, le mal ne se manifeste pas toujours d'une façon sensible, après chaque erreur; c'est ce qui fait que la persuasion est si difficile; quelquefois même les choses un peu fortifiantes, paroissent faire du bien pendant quelque temps, mais le mal éclate ensuite avec la plus grande violence. J'ai vu de ces enfans nés foibles, ou devenus foibles, au bout de quelques mois, par les premières erreurs de leur régime, à qui l'on conseilloit de la vian-

de, des soupes fortes, des mets succulents, beaucoup de chocolat, du vin d'Espagne même, croître, embellir, se fortifier pendant quelque temps, & ensuite tomber tout à coup, entre l'âge de quatre & de six ans, ou dans une maladie aiguë qui les emportoit au bout de quelques jours, ou dans un dépérissement rapide qui les tuoit au bout de quelques semaines.

5°. On ne doit jamais les embander. Sans m'étendre ici sur les raisons nombreuses sur lesquelles ce conseil est fondé, j'invite les meres à comparer deux enfans, dont l'un a été embandé & non pas l'autre, à comparer le même enfant dans ses bandes & hors de ses bandes.

6°. On doit les laver ou les baigner à l'eau froide; c'est même un des moyens les plus efficaces, celui sans lequel on ne peut pas se promettre un succès complet; mais comme on trouve des direc-

tions sur cet article dans plusieurs ouvrages, je ne les rappellerai point ici (a). Il est aussi très-utile de leur frotter, de temps en temps, tout le corps, mais sur-tout l'épine du dos, le matin à jeun, avec une flanelle sèche.

7°. Le choix de l'air est encore un article très-important, mais je me borne ici à en indiquer la nécessité, sans pouvoir entrer dans le détail des principes qui doivent diriger dans ce choix. L'on m'objectera que tout le monde ne peut pas le faire, j'en conviens; mais qu'on y fasse attention, je parle seulement des enfants foibles, & les personnes qui sont plus particulièrement l'objet de cet ouvrage, sont ordinairement en situation de ne rien négliger pour l'éducation des leurs. Après avoir bien choisi le lieu de l'emplacement des enfants, il faut

(a) Voyez, entr'autres, *l'Avis au Peuple sur sa santé*, §. 284.

qu'ils en tirent parti en vivant beaucoup au grand air. Dans les maisons, ils doivent habiter des appartements plutôt froids que chauds, on doit les vêtir légèrement, & leur faire prendre beaucoup de mouvement; d'abord en les laissant s'ébattre sur un grand lit, ensuite sur le plancher, sur l'herbe, sur le sable sec, & quand ils savent marcher, en leur permettant de beaucoup courir & sauter.

8°. On ne doit point en exiger une grande application; chez un enfant appliqué, l'action des nerfs sur le corps est presque entièrement perdue; & comme elle est nécessaire à l'augmentation de ses forces, obliger un enfant délicat à travailler beaucoup c'est achever de détruire sa santé, & jeter chez lui le germe de tous les maux de nerfs; mais je ne m'étendrai point ici sur cet article que j'ai traité plus en détail dans ma
differ-

differtation sur *la Santé des Gens de Lettres.*

9°. Il faut leur laisser beaucoup de liberté; la sévérité les jette dans la timidité & la crainte, passions affoiblissantes qui détruisent les forces & la vigueur. Un célèbre Médecin Danois, à qui l'on doit un ouvrage curieux sur les causes de la différence qu'il y a entre les Germains du temps de CÉSAR & les Allemands du seizième siècle, compte une éducation gênée parmi les premières causes de l'affoiblissement des derniers (a).

§. 79. Quand on a à traiter une personne déjà formée, & chez qui le temps de l'accroissement est passé, on doit employer tous ceux de ces moyens qui sont applicables à son âge; & j'ai vu qu'en s'astreignant à une grande sobriété, en

(a) CONRINGIUS de *hâbitûs corporum Germanorum antiqui & novi causis* art. 6. §. 48. p. 226.

renonçant aux graisses, au vin, aux eaux chaudes, en prenant plus de mouvement, en s'accoutumant au grand air, les personnes les plus délicates acquéroient beaucoup de force, & perdoient cette excessive sensibilité qui les rend si à plaindre.

§. 80. Après ces observations sur les moyens de prévenir & de guérir la délicatesse du tempérament, je passe aux moyens généraux de remédier aux différentes maladies. Leurs causes principales étant, comme je l'ai dit plus haut, le dérangement des digestions, la sensibilité des nerfs, un principe d'obstructions dans plusieurs viscères, une transpiration irrégulière, une disposition inflammatoire dans les humeurs, les indications que cet état présente, sont 1°. de rétablir l'estomac; 2°. de calmer l'agitation nerveuse; 3°. de diminuer cette disposition à la fièvre en diminuant l'âcreté

des humeurs, & en facilitant la transpiration dont la suppression entraîne ces fièvres catarrhales & souvent un peu inflammatoires, qui conduisent enfin aux maux de poitrine les plus fâcheux.

Des moyens de rétablir l'estomac.

§. 81. La première indication, celle de rétablir l'estomac, se présente tous les jours, mais rien n'est plus fréquent que de se tromper sur le choix des moyens qu'on emploie pour la remplir. Plusieurs causes différentes empêchent les digestions, & souvent elles sont diamétralement opposées; ce n'est cependant qu'en attaquant la cause qu'on peut réussir à les rétablir, & malheureusement on ne regarde presque jamais que l'effet. On a cru qu'un estomac qui ne digérait pas étoit un estomac relâché, & que pour le rétablir, il n'y avoit qu'à le fortifier; de là, cette multitude de remèdes chauds,

de poudres martiales, d'opiates aromatiques, de vins amers, d'élixirs brûlants, de pillules desséchantes, & une quantité d'autres drogues également vantées & dangereuses, qui ne seroient convenables que dans le cas où il y auroit en effet un trop grand relâchement dans les fibres de l'estomac & des intestins, trop d'insipidité dans la bile, trop d'eau dans les liqueurs que séparent les glandes gastriques & intestinales; mais très-souvent les maux d'estomac dépendent de causes très-oppoées. La salive & les sucs stomachiques trop peu abondants & trop épais, des fibres roidies & irritées par les veilles, le chagrin & l'ennui qui est plus commun dans les premiers rangs que dans les rangs inférieurs, les aliments & les boissons âcres, une bile enflammée, un foie engorgé, occasionnent bien plus ordinairement des mauvaises digestions & des maux d'estomac,

que la foiblesse & le relâchement de ce viscere ; voilà pourquoi on ne peut souvent guérir ses maladies qu'en faisant quitter les viandes, le régime sec, le chocolat, les œufs, les fauces, toutes les boissons chaudes, pour vivre d'un peu de viande blanche, de légumes, de fruits, de petit-lait, de tisannes d'orge, de limonade, d'eau de poulet, d'eau simple, & en conseillant des lavements, dont le grand usage est blâmé par quelques Médecins avec trop de sévérité ; ils sont indiqués, mieux qu'aucun autre remede, quand plusieurs circonstances concourent à disposer à la sécheresse, à la chaleur, & à l'inflammation même des entrailles. D'autres fois ces maux exigent des purgatifs ; plus souvent qu'on ne croit, la saignée ; fréquemment des bains tièdes qui rétablissent puissamment l'appétit & les digestions quand la cause du mal est un principe d'échauffement, d'a-

écreté, de sécheresse ou d'irritation, ce qui n'est pas rare. Mais on doit les prendre dans une baignoire ordinaire, & je crois qu'on devroit proscrire les bains de fauteuil pendant lesquels le corps est dans une attitude gênée, qui, comprimant tous les viscères, ne peut que nuire si elle se répète souvent.

*Remarques sur le traitement des
maux de nerfs.*

§. 82. La mobilité du genre nerveux, cet état qui les rend trop sensibles à toutes les impressions & susceptibles de mouvements faux & irréguliers, est un des fléaux les plus cruels des gens du monde; celui, comme je l'ai dit, qui se présente le plus souvent, & dont malheureusement le traitement est, jusques à présent, le plus incertain, parce qu'on n'en a pas encore assez bien examiné les causes. On n'a point assez vu qu'il y en

avoit plusieurs différentes, qui toutes exigeoient des remedes particuliers, & souvent fort différents; cette partie de la Médecine est encore trop assujettie à l'esprit de systéme; je crains presque qu'on ne pût dire à celui de parti, ou au moins à celui de mode.

Plusieurs très-grands Médecins regardant tous les maux de nerfs comme une suite du relâchement des fibres & de la foiblesse des digestions, veulent les guérir par des remedes chauds & fortifiants, les gommes, le fer, les extraits amers, le camphre, le castor, le musc, les teintures spiritueuses, l'opium, &c. C'est là une erreur tout à fait semblable à celle que je viens de faire remarquer, en parlant des vices des digestions & des remedes stomachiques.

En attribuant tous les maux de nerfs à une seule cause, on ne leur a opposé qu'un genre de remedes, & malheureuse-

ment cela n'a pas mieux réuffi qu'avec les maux d'estomac. Des nerfs irrités par le trop grand ufage des aromates ne fe remettent point par l'ufage de l'affa foetida, remede plus âcre que les aromates les plus piquants : ceux qui ont été défféchés par l'abus de l'eau des Barbades, ou du marafquin, ne fe calmeront point en buvant beaucoup de teinture de gentiane, de valeriane ou de caftor ; mais ces remedes fi nuifibles dans ces cas, feront beaucoup de bien dans ceux où une fibre lâche, un fang aqueux & appauvri, font les véritables caufes du mal, & ils fe préfentent fouvent.

§. 83. Une autre partie des Médecins, parmi lefquels on en compte auffi de jufte-ment célèbres, ont adopté un principe propofé par les plus anciens Médecins, & déjà réfuté par GALIEN ; c'eft que les nerfs agiffent comme des cordes ; que toutes les maladies hyfteriques, hypo-

condriaques, convulsives, dépendent de l'excès de leur tension; qu'on ne peut les guérir qu'en les relâchant; que par-là même tous les aliments & toutes les boissons qui ne sont pas insipides nuisent, & que les meilleurs, les seuls bons remèdes, sont des bains tièdes ou froids, longs & multipliés, & des quantités presque effrayantes de boissons purement aqueuses. Cette méthode, excellente quand l'âcreté des humeurs, la sécheresse des fibres, l'inflammation du sang, l'épaississement inflammatoire de la bile dominant, a dû avoir & a eu dans ces cas-là, les plus heureux succès; & a opéré entre les mains de mon ami Mr. P O M E, qui la manie si habilement, les plus belles cures; mais tous les cas ne sont pas de son ressort, & il en est dans lesquels elle seroit directement contraire.

§. 84. La méthode des toniques & celle des relâchans, ont leurs usages;

les Médecins qui se borneroient à l'une des deux, priveroient une partie de leurs malades du remede qui leur convient le mieux, & se priveroient eux-mêmes des plaisirs du succès; il faut savoir employer l'une & l'autre, & souvent encore de très-différentes, si l'on veut réussir dans tous les cas curables. Une méthode n'en est pas moins bonne, parce qu'elle est la méthode favorite d'un concurrent.

§. 85. Il n'y a qu'un article sur lequel les partisans des deux systêmes paroissent assez s'accorder, parce que leurs principes, quoique diamétralement opposés, y conduisent par des routes différentes; c'est de défendre sévèrement & presque indistinctement, dans tous les maux de nerfs, la saignée & la purgation, dont de nombreuses observations démontrent l'utilité & la nécessité à ceux, qui n'étant livrés à aucun parti, s'atta-

chent à la recherche des caufes , & oppofent à chacune des remedes que l'expérience a démontré propres à la détruire.

Si les hommes pleins de génie & de connoiffances, qui font à la tête de ces fyftèmes, vouloient bien jeter les yeux fur les obfervations des autres, voir les inconvénients qu'il y a à traiter des maux oppofés dans leurs caufes par une feule méthode, à l'étendre trop loin, à méprifer tout ce qui lui eft étranger, ils ajouteroient à leurs fuccès & à la reconnoiffance que le public leur doit; & ils fentiroient bientôt, que les regles & les méthodes générales font dangereufes en médecine; elles rapprochent les plus grands Médecins des empiriques qui veulent tout guérir par un feul remede, & prétendent que tous les maux dépendent d'une feule caufe; cela n'eft jamais fi faux qu'en parlant des

maux de nerfs, dont le traitement est celui, par-là même, qui a le plus besoin d'être détaillé, mais ces détails qui nous manquent en partie, & qui sont fort à désirer, sortent absolument de mon plan, & je dois me restreindre à quelques observations générales.

1°. Les passions étant les causes les plus ordinaires des maladies de cette espèce, si l'on ne parvient pas à éloigner les objets qui peuvent les réveiller, & si l'on ne peut pas affoiblir leurs impressions, il n'y a point de guérison à espérer.

2°. La sobriété, le renoncement aux veilles, la privation des aliments & des boissons âcres, l'exercice, l'air de la campagne, joints à une oisiveté agréable, en sont les véritables remèdes.

3°. La trop grande sensibilité aux impressions, la diminution de la gaieté, quelquefois même les accès de tristesse

ſans cauſe apparente, l'altération du ſommeil, ſoit qu'il ſoit moins long, plus léger, ou plus peſant, & l'irrégularité dans les urines, étant ordinairement les premiers ſymptomes des maux de nerfs, on doit être très-attentif dès qu'on les éprouve à ne faire aucun remede violent. J'ai vu les cas les plus fâcheux en ce genre, qui tous avoient empiré, parce que dans leurs commencements ils avoient été méconnus & traités violemment, par des gens peu éclairés, qui ordonnent ſouvent les remedes les plus forts, ſans avoir jamais penſé à ſe demander de quelle cauſe dépendoit tel ſymptome, & quel effet produiroit tel remede. Dès qu'on a les nerfs attaqués, toutes les impreſſions étant plus fortes, celles des remedes mal indiqués ſont terribles, & cette erreur eſt très-fréquente. Il n'y a rien de ſi commun que de voir des malades accablés ſous tous les maux de ce genre,

parce que dans les commencements on avoit attribué à des embarras d'estomac ces symptomes d'angoisse, de ferrements d'estomac, de dérangements d'appétit, de flatuosité, de gonflements, de jaunisse qui étoient les premiers effets des mouvements irréguliers des nerfs de l'estomac & des premiers intestins; & il n'y a sûrement point de Médecin un peu employé qui n'ait été consulté plus d'une fois par des gens, dont tous les maux étoient dans les nerfs, qu'on avoit cependant traité pour scorbutiques, & dont on avoit empiré l'état par ce traitement. Il y a encore des Médecins qui ne croient pas aux maux de nerfs; ils les regardent comme une chimere, & quand ils trouvent des symptomes qui en font réellement, ne les rapportant point à leur véritable principe, & ne sachant quel nom leur donner, ils les appellent scorbut, maladie plus rare encore hors de la mer

que les maux de nerfs ne sont fréquents dans les grandes villes. Malheur sur-tout au malade, sur la peau duquel on peut découvrir, après d'exactes recherches, quelques petites taches légèrement bleuâtres; son sort est décidé &, quelque'en soit l'effet, il passera six mois à prendre des antiscorbutiques; cette légère altération dans la couleur de sa peau, qui peut dépendre d'une multitude de causes différentes, & qu'on observe très-souvent chez les personnes les plus robustes, dépose irrévocablement contre l'état de son sang; il a beau en appeller, il a beau protester qu'il se porte bien, qu'il a les humeurs douces, qu'il n'a jamais vécu que dans les pays les plus sains, qu'il n'a aucun des symptômes qui caractérisent la maladie qu'on lui donne, qu'il a les gencives fermes, les dents admirables, &c. tout est inutile, & rien ne peut le dispenser de faire la cure la plus

longue & la plus inutile pour un mal dont il n'a aucun germe.

Une autre erreur plus pernicieuse encore, c'est de prendre les maux de nerfs pour des maux vénériens, & de faire effuyer au malade toute la dureté du traitement mercuriel le plus complet. La méprise paroît difficile, mais j'ai vu trop de gens qui en avoient été les victimes de la façon la plus cruelle, pour pouvoir me faire illusion sur sa fréquence.

4°. Les fonctions des nerfs, étant celles de la machine animale qui paroissent exiger le plus de perfection dans toutes les opérations dont elles font, pour ainsi dire, le résultat, & celles par là-même qui se dérangent le plus aisément, qui se rétablissent le plus difficilement; qui sont les plus susceptibles d'altération, il n'est point étonnant que les maux de nerfs soient fort communs, qu'ils soient longs, & que les alternatives du bien
devenir si vite, tantôt mieux, tantôt plus mal, au

au mal & du mal au bien soient fréquentes, ainsi ce n'est qu'avec beaucoup de courage de la part du malade & de patience de celle du Médecin qu'on peut se flatter de les guérir.

5°. Leur traitement demande souvent un changement de méthode, parce que non seulement il peut y avoir complication de causes premières, dont chacune veut son traitement particulier, mais aussi, parce que quelquefois, quand la cause première qui avoit dérangé les fonctions des nerfs est détruite, il faut d'autres remèdes pour les rétablir; enfin, parce que quand la mobilité des nerfs est très-grande, une foule de causes agissant sur eux, leur état varie si fort qu'ils ne peuvent quelquefois plus soutenir un remède qui leur avoit fait beaucoup de bien auparavant.

6°. Les bains tièdes, quand il y a un principe d'échauffement, de sécheresse,

d'âcreté, font indispensables ; les bains froids, les bains glacés même, quand il n'est question que de redonner du ton, font de la plus grande efficace ; & l'on modère souvent en prenant un peu de glace, des accès de maux nerveux très-violents, & que tous les autres remèdes employés ordinairement dans ces cas-là, & quelquefois plutôt autorisés par l'usage qu'indiqués par la raison & par l'expérience, n'avoient fait qu'aigrir.

§. 86. La troisième indication qui se présente souvent dans le traitement des maladies des gens du monde, est, comme je l'ai dit, de diminuer cette disposition à la fièvre qui est si commune, & qui dépend beaucoup de la facilité avec laquelle la transpiration se déränge.

Comme cette disposition est principalement due aux mêmes causes qui dérangent les digestions & troublent les

nerfs, elle exige à peu près les mêmes remèdes.

Le premier est un régime doux, presque entièrement composé de végétaux, sans ragoûts, sans vin, sans chocolat, sans café, sans thé.

L'usage des bains tièdes, pris le matin à jeun, est ici de la plus grande utilité. J'ai vu trois malades de cette classe, que ces petites fièvres avoient jettés dans une fièvre lente confirmée, & dont l'état paroissoit presque désespéré, qui ont été parfaitement guéris par l'usage de ce remède, & du lait de vache pour toute nourriture; c'est celle qui opère le plus grand effet quand elle se digère bien, & qu'il n'y a pas d'obstructions; lors même qu'il y en a, on peut souvent employer celui d'ânesse, mais quand on veut en obtenir des succès marqués, il faut l'ordonner à des doses beaucoup plus considérables que celles que l'on

prescrit ordinairement ; j'en ai fait prendre jusqu'à quarante onces par jour. Le petit-lait & les acides sont aussi, dans ces cas-là, de la plus grande utilité.

§. 87. Le Kina, ce remede divin dans tant de maladies, convient assez rarement dans celles qui ont commencé par des causes échauffantes ; si on l'emploie, ce ne peut être que quand on a détruit le principe d'inflammation, d'âcreté & de dessèchement ; alors si la disposition fébrile subsiste encore, il la dissipe & rétablit les forces.

ARTICLE XI.

Observations sur le traitement des maladies particulieres.

§. 88. **L**Es maladies particulieres étant l'effet des causes générales déter-

minées sur telle ou telle partie , leur traitement dépend de l'application des principes que je viens d'établir ; ainsi je m'arrêterai peu sur chacune.

Sensibilité excessive.

§. 89. Cette excessive sensibilité à toutes les impressions qui rend tant de gens malheureux , doit se traiter comme les maux de nerfs , dont elle dépend , & exigé très-souvent les bains froids , un régime laiteux , beaucoup d'exercice , & sur-tout le courage de braver le grand air & toutes les choses que l'on craint. Le malade qui espère de se tirer de cet état par des remèdes , sans changer totalement son genre de vie se trompe & le Médecin qui l'en flatte , s'il y avoit un Médecin qui pût l'en flatter , ne connoît assurément pas ce genre de maux & n'en guérira jamais personne.

§. 90. Quelquefois le mal ne gît que

dans l'imagination ; on se persuade qu'on n'est capable de rien , & l'on a beaucoup de force ; on croit que tout incommode , & on pourroit tout soutenir ; on se prive de tout , on renonce à tout ; on mitonne soigneusement un mal qui n'existe pas , & on court risque de le faire venir ; ce sont de ces cas que l'attention d'un Médecin doit pénétrer ; s'il partage l'illusion du malade , celui-ci est perdu ; s'il la démêle & fait se concilier sa confiance , la guérison est l'ouvrage d'un instant. J'ai vu cinq malades qui croyoient ne pouvoir soutenir , ni le jour , ni le bruit , ni l'air , ni les aliments , se tenir au lit dans une chambre obscure & bien nappée , dans laquelle on n'osoit marcher , agir & parler qu'avec les plus grandes précautions , ne vivre que d'un peu de bouillon ou de gelées , se croire dangereusement malades , mettre ordre à leurs affaires , & tout cela en jouissant d'une

parfaite fanté ; je les ai forcés à voir , à entendre , à parler , à sortir de leur lit & de leur maison , à se nourrir & à agir comme les autres , à sentir tout leur bien-être , & à passer , dans un quart d'heure , de l'état le plus triste au plus heureux.

Des migraines.

§. 91. Les migraines , dans les commencements , sont presque toujours l'effet d'un vice dans l'estomac , qui digère trop lentement , & dans lequel il se forme des matieres glaireuses & acides. A cette époque on en guérit un grand nombre en interdisant les graisses , le salé , la pâtisserie , les laitâges , les acides , en modérant ou en supprimant tout-à-fait l'usage du vin , & en donnant quelques amers doux , alliés quelquefois à des purgatifs de même genre ; le kina & la rhubarbe ont souvent réussi.

Quand le mal est plus invétéré, qu'il est devenu affection de nerfs, maladie habituelle, non seulement il résiste bien plus opiniâtrément, mais souvent même il n'est pas prudent de vouloir le guérir, puisque, comme je l'ai dit, la suppression des migraines occasionne des maux plus fâcheux; on doit alors se borner à l'adoucir en éloignant les accès, & en les rendant plus légers; ce que l'on obtient presque toujours par l'usage du régime & des remèdes que je viens de prescrire. Mais on doit être extrêmement en garde contre la multitude des drogues, qu'on ordonne quelquefois indistinctement dans ces cas; elles irritent certainement le mal & ruinent la santé. Il faut sans doute beaucoup de courage pour souffrir sans chercher du soulagement, mais quand il est bien démontré que tous les secours qu'on emploie ne peuvent être d'aucune utilité

& font un mal réel , si on les continue ce n'est plus que foiblesse.

Quand la migraine attaque des gens forts & fanguins , la privation totale du vin & souvent celle de la viande font indispensablement nécessaires ; d'autres fois il faut des saignées de temps en temps ; quelques jeunes gens ont été guéris par le mariage.

Cette maladie a quelquefois son siege dans le premier intestin , & dépend d'une bile qui s'y amasse & s'y corrompt ; les purgatifs , un long usage de la crème de tartre , & sur-tout un régime maigre & presqu'entièrement végétal , en font les vrais remedes.

Depuis l'âge de 55 ou 60 ans , les migraines perdent ordinairement de leur violence.

Il y a bien peu de moyens de soulager dans l'accès ; une très-grande tranquillité est presque le seul remede efficace.

Maux de yeux.

§. 92. Cet état des yeux, dont j'ai parlé §. 37, qui est un mal de nerfs local, joint à un principe d'inflammation dans les humeurs de cette partie, ne cède qu'à un repos total de la vue; à un grand soin d'éviter absolument les impressions d'un jour éclatant, de plusieurs lumières, celles du feu, les veilles, toutes les boissons acres, les colires acres ou astringents: l'eau froide est le meilleur de tous, il faut l'appliquer souvent, se coucher de bonne heure, & faire appliquer tous les mois ou même plus souvent, une couple de ventouses à la nuque. L'on a vu plus haut que les maux de yeux qui dépendoient de l'application du rouge & du blanc ne se guérissent que quand on renonce totalement à ce bizarre & dangereux usage.

Maladies de la peau.

§. 93. Les boutons, les dartres au visage, les autres éruptions, les démangeaisons souvent sans aucune éruption, dépendant de l'irrégularité de la transpiration & de la viscosité & de l'âcreté des humeurs, ou souvent du vice des digestions, on doit chercher laquelle de ces causes les produit, & quand on l'a découverte, lui opposer les remèdes indiqués plus haut, en parlant de ces différents dérangements.

Quand c'est un manque de transpiration, avec un épaisissement dans la lymphe, peu de remèdes réussissent aussi bien que l'usage interne du jus de cerfeuil pris au printemps & au commencement de l'été.

Les bains tièdes facilitent la transpiration, quand elle est empêchée par trop de sécheresse, mais quand son dérangement

ment dépend d'une autre cause, il arrive quelquefois qu'ils font plus de mal que de bien; j'ai vu quelques enfants qu'ils avoient jettés rapidement dans une enflure générale, suite apparemment d'une trop forte absorption.

Quand un principe de glaires & d'acides, dans les premières voies, est la cause du mal, l'usage de la panacée blanche produit les meilleurs effets.

En général, dans les maladies de la peau, il est rare que les sudorifiques conviennent; les purgatifs sont ordinairement mieux indiqués, & sur-tout une très-grande sobriété & un grand régime. Les erreurs dans ce genre sont presque plus sensibles dans ces maladies que dans toutes les autres; le plus petit travail de l'estomac se fait appercevoir sur la partie malade, & occasionne quelquefois, sur le champ, une augmentation évidente

dans l'éruption avec des démangeaisons intolérables.

Les applications extérieures sont presque toujours nuisibles; elles font disparaître le mal sans en dissiper la cause, qui, se portant souvent sur les organes internes, produit les maladies les plus fâcheuses & les plus rebelles: les seules utiles, sont celles qui augmentent la transpiration insensible; on doit éviter toutes les autres. Cette humeur qui, déposée à la peau, n'y produisoit que de petits boutons, de la chaleur & des démangeaisons, portée sur le cerveau, produit des convulsions, l'épilepsie, la paralysie, la folie; sur le poulmon, des inflammations promptement mortelles, ou des asthmes incurables; sur les intestins, des coliques atroces, des spasmes, l'hypocondrie, la jaunisse; la santé se perd sans ressource, & cette beauté, à laquelle on a tout sacrifié, se flétrit

sans espérance de retour. Les observateurs sont remplis d'exemples funestes des effets des soins qu'on s'est donnés pour dissiper de simples boutons au visage, je ne citerai point ici toutes les maladies internes qui en résultent, mais on fera peut être plus frappé d'un cas pour lequel je viens d'être consulté; c'est celui d'une femme de 23 ans qui ayant des boutons depuis sa première couche, il y a six ans, & ayant tenté inutilement beaucoup de remèdes a enfin trouvé une pomade efficace: elle a commencé à s'en servir au milieu de Septembre; au commencement d'Octobre elle n'avoit déjà plus de boutons; & il n'en est jamais revenu; dès la fin du même mois elle tomba dans un état de l'anguer & d'abattement qui a duré pendant tout le mois de Novembre; au commencement de Décembre le nez devint un peu rouge & les mal-aïses cesse-

rent ; depuis lors le nez a continué à rougir & est devenu d'une grosseur qui la rend absolument difforme. Elle n'est pas la première qui ait éprouvé des accidents semblables & qui ait été punie par la partie même qu'elle vouloit préserver ; mais malheureusement tous ces exemples sont sans force & n'effrayent point assez ; on court les risques des événements les plus fâcheux pour éviter quelques boutons imperceptibles , & on sacrifie sans hésiter sa santé à son teint : (a).

Il y a quelquefois de ces maladies de la peau qui ne cèdent à rien , & dont l'opiniâtreté dépend d'un principe si fort d'épaississement dans la lymphe qu'on ne

(a) Des cas semblables m'ont souvent rappelé la réponse que fit , en ma présence , une Dame qui devoit jouer Clytemæstre , à un grand homme qui lui représentoit que l'observation du costume devoit être le premier principe de sa toilette : *le premier principe d'une femme , lui dit-elle , Monsieur , c'est de paroître jolie.*

peut le vaincre que par du mercure ; contre lequel , son principal usage & ses effets violents , ont indisposé beaucoup de gens qui ne veulent pas même qu'on le leur propose , & qui seroient offensés si on le leur ordonnoit. C'est sans doute leur rendre service que de les avertir ici , qu'il y a un grand nombre de maladies , très-étrangeres aux vénériennes , dans lesquelles l'usage du mercure est indispensablement nécessaire , & qu'on peut l'administrer sans avoir à en craindre aucun mauvais effet. D'ailleurs il peut souvent être nécessaire comme antivénérien aux personnes qui l'ont le moins mérité , mais qui se trouvent victimes de leurs parents , de leurs nourrices , de leurs époux ; & les personnes du premier rang sont aussi exposées que les autres à ces infections secretes.

La goutte.

§. 94. L'on a une multitude de remèdes vantés pour la goutte, mais l'expérience a fait connoître l'inutilité presque totale de tous & le danger de quelques-uns. Les poudres connues autrefois sous le nom de poudres du Duc *de la MIRANDOLE*, & renouvelées il y a quelques années sous celui de poudres du Duc *de PORTLAND* ont fait beaucoup de bien à quelques goutteux, en ont guéri un petit nombre & ont nui à un bien plus grand, plusieurs ont été ses victimes; & il est aisé de comprendre que cette maladie n'est point une de celles contre lesquelles on peut espérer de trouver un spécifique général. La Charlatanerie en a toujours promis & en promettra toujours, les Médecins éclairés en sentiront la futilité, les malades, que l'espérance qui ne raisonne ja-

mais détermine à tout, en feront usage, & l'expérience seule en défabufera. Chacun de ces spécifiques tombe au bout de quelques années dans l'oubli le plus profond, il est remplacé par un autre qui aura le même sort & il y aura éternellement des spécifiques infaillibles contre la goutte, & des gouttes incurables. Le lait, pour toute nourriture, est le seul moyen dont cette même expérience ait démontré l'efficace; souvent il a guéri, c'est-à-dire, qu'aussi long-temps qu'on l'a pris, on n'a point eu d'accès, & toujours il soulage, en rendant les accès plus rares ou moins forts.

Quand on n'a pas le courage de se mettre à ce régime, on doit au moins s'astreindre à un très-doux; renoncer aux graisses, aux acides, aux ragoûts & même au vin, au moins si l'on est encore jeune; je ne conseillerois pas de

s'en fevrer tout-à-fait quand la goutte attaque à un âge déjà avancé, mais alors même il faut diminuer la quantité du vin ordinaire de table, & prendre de temps en temps un peu de vin de Malaga, de Madere, de Canarie ou de Samos. En s'imposant sévèrement ce régime & une grande sobriété, en soupant très-peu ou rien, ou quelquefois seulement une soupe au lait; en prenant de temps en temps un léger laxatif, & ensuite quelques savonneux amers très-doux; en s'exerçant, en faisant usage dans la belle saison de bains domestiques tièdes, dans lesquels on met un peu de savon & quelques herbes légèrement aromatiques, on peut gagner beaucoup; les fréquents bains de jambes de la même espece font du bien. L'on a l'exemple d'un gouteux qui, depuis longues années, avoit un accès long & douloureux tous les printemps & toutes les automnes, que

l'usage de ces bains de jambes, deux fois par semaine, en préserva pendant quatre ans (a). Quelques bains minéraux peuvent être très-utiles; & s'il y a un préjugé populaire, dont la raison & l'expérience démontrent la fausseté, c'est de celui qui défend de mouiller la goutte.

Dans l'accès, il n'y a ordinairement rien à faire qu'à tenir la partie chaudement, à observer la plus grande sobriété, à se préserver du froid, & si la fièvre est trop forte, à la modérer par quelques boissons calmantes, par la saignée même, par les sangsues, par les lavements.

Si les forces trop foibles laissent vaguer la goutte, on la détermine, par des cordiaux internes & des irritants externes, sur la partie où on veut la fixer.

(a) *Commerc. litterar. Noric.*

Les accidents nombreux soit prompts, soit chroniques, souvent très-graves, qui font une suite d'une goutte anormale, demandent des traitements très-variés & souvent très-longes, qu'on ne peut point assujettir à des règles générales.

Maux de poitrine.

§. 95. Les maux de poitrine sont des toux, de l'oppression, des inflammations, des tubercules, l'étiisie; mais la toux & l'oppression sont plutôt les symptômes qui annoncent une maladie, que des maladies mêmes, qu'on pourroit réduire à l'inflammation, à l'obstruction & à la suppuration: je ne parle ni du spasme, ni de la gangrene, ni du squirre, ni de l'adhérence.

Disposition inflammatoire de la poitrine.

L'inflammation a plusieurs degrés, le premier est cette légère irritation accompagnée d'un petit engorgement dans les bronches, qui est la suite de l'âcreté des humeurs ou de leur disposition inflammatoire, & qui occasionne une toux sèche (a) plus ou moins forte, & un sentiment de chaleur, qui varie aussi, suivant que l'engorgement est un peu plus ou un peu moins grave. Les seuls dérangements sensibles dans la santé, sont un peu de maigreur, moins de sommeil qu'à l'ordinaire, les levres souvent sèches, & quelquefois le pouls un peu plus fréquent que de coutume, sur-tout

(a) Cette sécheresse diffère de cet état de celui de rhume, qui est aussi une légère inflammation de poulmon, mais qui naît promptement par l'effet de quelque cause externe, & qui se termine par une abondante expectoration de mucosités.

dès qu'on a pris des aliments ou des boissons qui peuvent échauffer. Cet état, ce premier degré d'inflammation lente, le seul dont je parle ici, peut durer pendant plusieurs années sans aboutir à aucun mal plus considérable; il a même quelquefois de longues intermissions; les malades sont souvent très-bien pendant plusieurs mois, ensuite ils retombent dans leurs petits maux, & cette alternative dure jusqu'à ce qu'on détruise le principe du mal, ou que faisant des progrès, il se termine ou par une forte inflammation de poitrine, qui peut tuer dans quelques jours, ou par une légère suppuration qui, devenant ulcère, conduit à une véritable étisie pulmonaire.

§. 96. On voit, par ce que je viens de dire, que quoique cet état puisse durer long-temps sans devenir fâcheux, on ne doit point le négliger, puisqu'il peut aussi avoir des suites funestes, que diffé-

rentes circonstances hâtent quelquefois très-rapidement.

Les vrais moyens de le corriger sont
1^o. un régime très-doux presque entièrement végétal, & sur-tout beaucoup de fruits fondants.

Les lecteurs feront peut-être ennuyés de voir revenir à chaque article le conseil d'un régime exact, je le suis presque moi-même de le rappeler sans cesse; mais il est si important, on a si peu de succès à espérer dans le traitement de toutes les maladies si on ne l'observe pas exactement, qu'il me paroît absolument indispensable d'en faire sentir toute la nécessité. Comment peut-on croire que des remèdes rafraîchissants dissiperont l'inflammation du sang si on travaille à l'augmenter par des mets succulents, des boissons échauffantes, des veilles continues, des excès en tout genre? peut-on espérer de rétablir son esto-

mac par des remedes, si on l'use deux fois par jour par des erreurs dans le choix ou la quantité des aliments ? est-il raisonnable de penser que les remedes apéritifs, dont on se fert pour combattre des obstructions, opéreront si on les enveloppe dans les aliments gras qui en émouffent l'action, & qui augmentent l'engorgement des vaisseaux ?

2°. De petites saignées de temps en temps au bras : rien n'est plus propre à changer la disposition inflammatoire du sang & du poulmon.

3°. Un grand usage du petit-lait au printemps ; quelques demi-bains tièdes pendant la belle saison ; de fréquents bains de jambes le soir en se couchant.

4°. Une grande attention à éviter l'air des quartiers trop habités, les airs trop vifs, les airs des chambres trop chaudes ou qui réunissent trop de monde, à vivre souvent à la campagne & sur-tout à

ne pas veiller trop tard ; les veilles font ce qu'il y a de plus nuisible dans cet état.

Les personnes qui en font attaquées doivent aussi éviter de chanter, & la musique vocale doit être bannie de l'éducation des jeunes gens chez qui l'on peut soupçonner les germes de ce mal. Les vocations qui pourroient exiger un grand exercice de la voix ne leur conviennent point, & les Majorités de Régiments ont souvent nui aux Militaires dont la poitrine n'étoit pas bien saine ; cette partie souffre aussi beaucoup de l'attitude gênée à laquelle on est astreint, dans plusieurs corps, pendant tout le maniement d'armes, & j'ai vu quelques Officiers qu'elle avoit jettés dans des crachements de sang.

Quand le mal paroît s'aggraver, on doit réitérer les saignées plus souvent, & interdire absolument la viande.

C'est cet état dont on craint généra-

lement plus les suites, environ l'âge de trente ans, qu'à toute autre époque; & cette créance, quoique devenue populaire, n'est pas absolument dénuée de tout fondement; il est certain qu'alors les développemens étant absolument finis, & les fibres acquérant plus de force, le sang acquiert aussi plus d'épaississement, plus de disposition à l'inflammation; l'on entre dans les affaires, l'on éprouve des chagrins, l'ame est plus tendue, l'on dort moins & moins bien, toutes ces raisons augmentent le mal, & le poulmon s'enflamme plus aisément. Si l'on passe cet âge, qui est celui de la plus grande force & de la plus grande fougue, si l'on parvient à celui de quarante, sans que le mal ait augmenté, il y a bien moins de danger. Il en reste cependant encore, & j'ai vu la suppuration se former à cinquante six; mais en général cependant en s'astreignant aux

ménagements prescrits, ces personnes peuvent parvenir à un âge avancé, après avoir touffé toute leur vie, sans avoir d'autre incommodité dans leur vieillesse que celle de rester fort maigres, de touffer plus fréquemment, d'expectorer plus abondamment, sur-tout le matin une demi-heure après le réveil. Le poulmon, qui a été long-temps dans un état d'irritation, passe à cette époque de la vie, à un état de relâchement, qui exige bien les mêmes ménagements, quand au régime, mais qui ne permettroit plus les mêmes remedes, & qui n'en veut presque point.

§. 97. Les personnes atteintes de cette disposition, doivent éviter le mariage qui l'augmente, & en hâte les suites.

Crachement de Sang.

§. 98. Le crachement de sang est souvent l'effet d'une chute, d'un coup, d'u-

ne course trop violente, d'une forte colère, & d'autres causes promptes & violentes, je n'en parle pas ici; mais je dois dire quelque chose de celui qui est la suite d'un vice dans la constitution naturelle du poulmon souvent attaché à quelques familles, & qui les détruit. Il dépend d'un relâchement dans les vaisseaux de ce viscere, qui ayant moins de force qu'ils ne devoient en avoir proportionnellement aux autres parties, cèdent aisément à l'effort du sang qui peu à peu les gonfle, les distend, les rend en quelque façon variqueux & même aneurismatiques.

Le mal se manifeste rarement dans la première enfance; les humeurs encore aqueuses, les aliments doux, leur emploi à opérer la crue, les évacuations abondantes en préservent; mais il se déclare quelquefois dès la première puberté, d'autres fois un peu plus tard, ordinaire-

ment entre vingt & trente ans. Alors les mêmes raisons que j'ai détaillées §. 96, en parlant de l'inflammation, se faisant sentir, elles commencent à dilater les vaisseaux; le malade prend un peu de toux avec une légère oppression, de la foiblesse, de la maigreur, une voix rauque; cet état dure souvent plusieurs mois, enfin le crachement de sang paroît plus ou moins abondamment, & c'est le moment funeste, l'époque ou l'état du malade commence à être tout-à-fait dangereux. Quelquefois les vaisseaux se referment après ce premier crachement, sans inflammation & sans suppuration, mais ayant été affoiblis, ils se rengorgent tout de suite; l'engorgement est assez fort pour gêner extrêmement la respiration, le malade est oppressé, il touffe, il ne dort pas, les fonctions du poulmon se faisant mal, les forces vont en diminuant, le sang s'altère, le malade commence à éprou-

ver de petits mouvements irréguliers de fièvre, qui devient bientôt continue, avec des redoublements, tous les soirs, terminés par une sueur, plus ou moins abondante, pendant la nuit qui l'affoiblit beaucoup, & si elle n'a pas lieu, il a plus d'oppression & plus de toux, de façon qu'il ne fait s'il doit la desirer ou la craindre.

Les progrès du mal vont en augmentant; quelquefois il revient des crachements de sang, d'autres fois ils ne reparoissent jamais; la fièvre est plus forte, l'angoisse & l'inquiétude deviennent intolérables, la maigreur est tous les jours plus frappante, les forces vont en diminuant, & une syncope mortelle termine les jours du malade au moment où l'on s'y attendoit le moins, souvent sans avoir rien craché, & sur-tout jamais de pus.

§. 99. D'autres fois le mal prend une

tournure toute différente. Après le premier crachement de sang, il se forme dans le poulmon une inflammation & une suppuration; la fièvre lente, la toux, les crachements purulents s'établissent, & la maladie faisant les mêmes progrès que dans le cas précédent, se termine de la même façon.

§. 100. Le moyen le plus sûr de sauver les personnes attaquées de cette funeste disposition, c'est d'empêcher le crachement de sang, quoiqu'il arrive quelquefois, mais rarement, que la maladie fasse tous les progrès décrits §. 98, & qu'ils meurent même sans en avoir rendu. Ainsi l'on doit mettre en œuvre tous les moyens propres à le prévenir; les plus efficaces sont les mêmes prescrits §. 96, pour prévenir les progrès de la disposition inflammatoire, mais sur-tout, on doit, dès l'enfance, faire éviter aux jeunes gens menacés de ce mal,

mal, tout ce qui peut former beaucoup de sang, lui donner une disposition inflammatoire, ou le déterminer sur la poitrine; c'est-à-dire, qu'il faut suivre les directions du même §. 96. Le chant, la déclamation, sont encore plus nuisibles dans ce cas que dans le précédent; les corps baleinés sont funestes, & on doit les interdire sévèrement; j'ai vu plusieurs fois qu'ils produisoient un crachement de sang deux heures après les avoir mis. Après ces précautions, on peut se flatter de quelques succès; j'ai conservé le dernier de quinze enfants, dont les quatorze aînés étoient périés étiques, par cette cause, entre l'âge de 12 & de 17 ans.

§. 101. Quand le crachement de sang a paru, les espérances de parfaite guérison sont fort diminuées; ce qui réussit le mieux, c'est de fréquentes saignées qui offrent toujours un sang en-

flammé, la diete la plus légère, le petit-lait, la décoction d'orge, les acides, un air pur, mais doux, une parfaite tranquillité, & rarement d'autre mouvement que quelques promenades à cheval; il faut affoiblir le malade, & le réduire, pour ainsi dire, pendant quelque temps, à la plus petite vie possible: ensuite quand la fièvre a absolument fini, & que la disposition inflammatoire du sang est détruite, on relève peu à peu ses forces par quelques fortifiants doux, tel que le kina à petites doses.

Il y a cependant quelques cas dans lesquels le malade crache du sang & paroît avoir toutes les dispositions à l'étié & dans lesquels il faut être très-réservé sur l'usage de la saignée & d'un régime affoiblissant. Le premier de ces cas, c'est quand la foiblesse n'est pas seulement un vice du poulmon, mais

qu'elle est générale, que tous les vaisseaux sont foibles, que le sang est peu abondant, mal préparé, dissout. Il est certain qu'alors la saignée & le régime aqueux en augmentant la cause du mal précipitent le sort du malade & que ces moyens ne sont pas ceux qu'il faut employer ; mais il n'y en a aucun dont on puisse se promettre un effet bien sensible. L'air de la campagne, un exercice doux mais presque continu, le ris pour toute nourriture &, s'il n'y a point d'obstructions, un peu de lait, de très-petites doses de kina, les eaux de Seltzer à doses fort médiocres sont les secours dont on peut le plus espérer.

Un autre cas dans lequel la saignée peut nuire dans les crachements de sang, c'est lorsqu'ils sont l'effet de l'hypocondrie nerveuse qui troublant l'ordre de la circulation, la gênant sur-tout dans le bas-ventre, porte une trop grande

quantité de sang sur le poulmon, ce qui procure quelquefois la rupture de quelques uns de ses vaisseaux.

Cette maladie offre aussi de grandes difficultés, quand elle est compliquée avec une suppression des regles qui rend, si souvent, tous les maux de poitrine incurables.

Des tubercules du poulmon.

§. 102. Les tubercules dans leur naissance, sont très-peu dangereux, & ne donnent aucune marque de leur existence; on en trouve souvent dans les cadavres de gens morts sans avoir jamais eu aucun symptome de maladie de poitrine, mais quand ils deviennent plus nombreux ou plus gros, & qu'ils sont parvenus à occuper une partie considérable du poulmon, ils commencent à en gêner sensiblement les fonctions; les malades ont moins de liberté dans la respi-

ration ; ils prennent aisément de l'effouffement ; les montées, les mouvements violents, les appartements chauds, les temps humides les oppressent sensiblement ; ils respirent alors un peu plus vite, & sont quelquefois obligés de se tenir tranquilles ; ils n'ont ordinairement ni des douleurs, ni des chaleurs de poitrine.

Quand le mal augmente, tous ces accidents deviennent plus forts, il s'y joint une toux qui est presque toujours petite, sèche & fréquente ; quelquefois cependant, elle a des accès plus violents, & cet état se trouvant très-souvent combiné avec des obstructions dans quelques viscères du bas-ventre, & sur-tout dans le petit lobe du foie, est accompagné d'un sentiment de pesanteur au creux de l'estomac, quelquefois tout-autour du corps, comme si l'on avoit une ceinture trop serrée.

§. 103. Les tubercules, soit qu'on les ait négligés trop long-temps, ce qui est très-ordinaire, soit qu'on ne les ait pas bien traités, quelquefois même malgré le traitement le mieux indiqué, peuvent avoir deux issues funestes; ou les malades périssent par la seule cessation des fonctions du poulmon, sans inflammation ni suppuration, ce qui les jette dans un affoiblissement insensible, une consommation, avec des symptômes semblables à ceux décrits §. 98, & enfin une foiblesse mortelle; ou ces tubercules s'enflamment, suppurent & s'ulcèrent.

§. 104. La première issue n'est pas rare; les malades meurent sans douleurs, quelquefois presque sans toux & sans aucun crachat; d'autres fois ils ont de la toux & même une toux très-forte, & ils crachent, mais seulement des matières glaireuses produites par l'ir-

ritation des bronches , comme on en crache dans le commencement d'un rhume ; très-rarement , quelques filets de sang , plus rarement encore , tout-à-fait à la fin de la maladie , un peu de vrai pus.

§. 105. La seconde issue , c'est l'inflammation des tubercules ; ces tumeurs comprimant les parties saines qui les entourent , y occasionnent une obstruction , la fièvre naît , l'engorgement devient inflammatoire , le malade a du frisson , de la fièvre , de la toux , de l'oppression , tous les symptômes d'une légère inflammation ou d'un gros rhume ; c'est souvent ce dernier nom qu'on donne au mal : il se termine par une petite suppuration qui fond le tubercule ; le malade crache un peu de pus pendant quelques jours ou quelques semaines , il se ménage , boit quelques tisannes pectorales , & se guérit pour quelque temps. Un second

tubercule fait des progrès, l'inflammation en est hâtée par quelques causes d'échauffement, les mêmes symptômes, occasionnés par le premier, se reproduisent, & finissent de même.

La même scène se répète plusieurs fois pendant l'espace de quelques années, & toujours plus fréquemment; enfin une partie du poulmon étant détruite, ses ressources étant usées, la terminaison ne se fait plus complètement; il s'établit une suppuration permanente, tout le poulmon se détruit, on tombe dans la véritable étisie purulente & l'on meurt.

§. 106. Cette espèce de maladie de poitrine, quoique connue depuis qu'il y a des Médecins, & très-bien désignée, avec ses deux issues, par HIPPOCRATE même, n'avoit pas fixé autant qu'elle le devoit l'attention des Médecins. A la fin du siècle dernier; Mr. MORTON Médecin Anglois, & il y a quarante

ans, Mr. DESSAULT Médecin de Bourdeaux, en ont fait sentir l'importance ; on ne s'en occupe cependant point encore assez ; plusieurs Médecins paroissent presque ne pas la connoître, & cela est d'autant plus fâcheux que son traitement est difficile, lors même qu'on la connoît, parce qu'il faut, en donnant des fondants indiqués par l'obstruction, être en garde contre le danger de produire une inflammation.

Dans les commencemens, pendant que le mal est encore tubercule crud & qu'il n'y a point d'inflammation ni de suppuration, un régime très-fobre & composé presque entièrement d'herbages, de fruits & d'eau ; une ou plusieurs saignées, s'il paroît y avoir pléthore ; des remèdes aperitifs mais peu âcres, parmi lesquels Mr. DESSAULT plaçoit, avec raison, le mercure dont j'ai vu souvent de bons effets, le savon, l'extrait de

ciguë, le suc de marrube blanc, sont des secours véritablement utiles. C'est en guérissant, dans des cas de cette espèce, que le creffon a mérité une réputation qu'il ne soutient point dans les autres. Le lait n'est point indiqué dans cet état; s'il a quelquefois réuffi, c'est par des circonstances particulières à tel ou tel malade, & en général on le conseille trop légèrement dans toutes les espèces de toux; il y en a plusieurs dans lesquelles il nuit.

Quand le mal prend la première tournure, & est parvenu à l'état décrit §. 103, c'est l'étisie la plus incurable; on ne peut plus se flatter du succès, & tout ce qu'on peut espérer, c'est de retarder les progrès du mal; mais les moyens dont on peut se promettre cet effet, varient suivant les circonstances; le détail en seroit déplacé ici.

§. 107. Dans l'état d'inflammation de

chaque tubercule, il faut, pendant qu'elle dure, traiter la maladie en conséquence, par la saignée, les boissons les plus douces, l'oxymel, le nitre, le régime le plus léger; & quand elle est parvenue à l'état de suppuration, on se borne au régime végétal, au miel, & à une tisane d'orge, ou à quelques infusions béchiques convenables, telles que celle de lierre ou de véronique &, s'il y a journellement un peu de fièvre, on donne de petites doses d'acide minéral.

§. 108. Les jus d'herbes savonneuses sont souvent très-utiles dans cette maladie; ils agissent en même temps comme apéritifs sur les tubercules, & changent la disposition inflammatoire de la masse du sang; ainsi on les emploie avec succès aussi long-temps que ce premier état subsiste, que le pouls est dur, que le sang conserve une croûte pleurétique, & j'ai vu souvent de très-bons effets de

ceux de lierre terrestre, de seneçon, de laiteron, de grande joubarbe; mais dès que l'état du sang a changé, & qu'il a passé de celui d'inflammation à celui de dissolution, il faut les abandonner, parce qu'ils en hâteroiènt les progrès.

§. 109. L'on voit que les étifies, différentes dans leurs commencements, se rapprochent souvent dans leur dernier état, qui est celui d'une suppuration établie dans le poulmon; à cette époque, les remedes deviennent à peu près les mêmes pour toutes les especes, & sont à peu près tous également inutiles. La guérison de cette maladie demanderoit un spécifique qui détruisit la disposition purulente du sang, avant que le poulmon fut trop altéré, mais malheureusement on n'en connoît point encore; ainsi tout ce qu'on peut essayer, c'est 1°. de faire vivre le malade uniquement de végétaux, ou de lait dépouillé de toute fa

crème; ce régime ne dissipe pas la purulence, mais formant un sang bien moins susceptible de corruption que la viande, il en retarde les progrès.

2°. De donner des remèdes qui concourent au même but, qui modèrent la fièvre & qui, en même temps, soutiennent les forces. De très-petites doses de kina & un peu d'esprit de vitriol dans la boisson ordinaire, sur-tout aux heures des redoublements, sont utiles; un peu de myrrhe fait souvent du bien. La simple décoction d'orge, celle de grus, celle de ris, une infusion de pervenche, m'ont paru équivaloir, pour boisson ordinaire, à tout ce qu'on a de plus vanté.

§. 110. Aussi long-temps qu'il reste des forces, si le pouls a de la dureté, de très-petites saignées réitérées fréquemment, font beaucoup de bien; parce qu'elles préviennent l'inflammation que le pus occasionne dans le poulmon, &

l'augmentation de fièvre qui en est la suite ; ainsi elles retardent toujours les progrès du mal , lors même qu'elles ne peuvent pas contribuer à le guérir ; & malgré le préjugé du public & de beaucoup de Médecins , contre les saignées faites aux étiques , ma propre expérience m'a confirmé ce que Mr. D O V E R avoit dit il y a plusieurs années , sur leurs bons effets dans cette maladie , dont les caractères & les différences n'ont pas été jusques-ici assez examinées , & sur laquelle je me suis peut-être étendu trop long-temps dans un ouvrage comme celui-ci ; je passe à celles qui ont leur siège dans le bas-ventre.

Des maladies du bas-ventre.

§. III. La première est le dérangement des digestions , mais comme j'ai déjà parlé du traitement qu'elle exi-

geoit je ne pourrois rien en redire ici, fans me répéter.

Celles des intestins, qui ayant la même fabrique & les mêmes usages que l'estomac, sont sujets, comme on l'a vu, aux mêmes maux, doivent se traiter par les mêmes principes; ainsi on peut leur appliquer tout ce que j'ai dit §. 81. Quand on y éprouve de la chaleur, qu'on est constipé, qu'il y a en même tems sécheresse, soif, fréquence dans le pouls, l'usage plus abondant de l'eau fraîche pour toute boisson, des lavemens journaliers d'eau simple, comme je l'ai déjà dit, une grande attention à éviter tous les mets échauffants, remédient à ces accidents, qu'il ne faut jamais combattre par des purgatifs proprement dits, qui les irritent; mais quand les secours simples, que je viens d'indiquer, sont insuffisans, on peut prendre tous les jours, soir & matin,

un demi-quart d'once de crème de tartre, ou un quart d'once de pulpe de casse tout récemment extraite des bâtons, sans y ajouter de l'eau comme le font ordinairement les Apothicaires. Si les entrailles sont fort sensibles, & s'il n'y a point de fièvre, mais seulement beaucoup de chaleur, de sécheresse & d'irritation, symptômes qui sont souvent l'effet d'une bile fort âcre, qui agit trop, on doit préférer la pulpe de casse qui est plus douce. Quand il y a de la fièvre la crème de tartre vaut mieux. Les bains tièdes sont aussi excellents dans ce cas.

§. 112. Les hémorroïdes sont une autre maladie des intestins qu'on avoit, pendant plus d'un siècle, regardée trop généralement comme un bien & qui est presque toujours un mal. On peut établir ce principe, dont la vérité est incontestable, c'est que les hémorroïdes
sont

font toujours la fuite d'un vice dans la santé. Il est vrai que pendant que ce vice subsiste, elles font un mal qui peut en prévenir d'autres; mais comme elles en font un bien réel qui, quoique quelquefois supportable, sans danger, peu incommode, peut cependant venir à être très-fâcheux, très-incommode, très-douloureux, & que d'ailleurs ses irrégularités, quand il est devenu habituel, exposent aux mêmes inconvénients que les irrégularités des regles; on doit tout faire pour le prévenir dès qu'il commence à paroître, c'est-à-dire qu'on doit employer tous les moyens possibles pour dissiper les causes qui les produisent, & ces causes sont ordinairement des embarras dans les différents viscères du bas-ventre, trop de sang, une constipation opiniâtre, une vie trop sédentaire.

La trop grande quantité de sang se

dissipe par la diete, un régime végétal, quelques laxatifs de temps en temps, le nitre, la crème de tartre.

J'ai déjà parlé des moyens de remédier à la constipation, & je vais dire quelque chose des obstructions des visceres.

Obstructions des visceres.

§. 113. L'obstruction est proprement l'empêchement que les liquides trouvent à passer dans les petits vaisseaux. Cette maladie a différents degrés; une circulation ralentie dans une partie, soit par la foiblesse des vaisseaux, soit par l'épaississement ou la viscosité des liqueurs, soit par quelque compression à laquelle elle est exposée, est un état d'obstruction commençante. Si la circulation cesse tout à fait dans quelques vaisseaux l'obstruction est plus avancée; quand il ne s'en fait plus aucune, elle est complete. Si en même tems la partie a acquis une

grande dureté & si les nerfs sont assez comprimés pour avoir perdu tout sentiment, le mal est un squirre. Il n'y a aucune partie qui ne puisse être exposée aux obstructions; on a déjà vu que le poulmon y étoit très-sujet, le cerveau n'en est pas exempt, mais les viscères du bas-ventre y sont plus exposés que les autres, 1°. parce que plusieurs causes y rendent la circulation plus lente; 2°. par une raison à laquelle on ne fait pas assez attention, c'est qu'ils sont beaucoup plus exposés que les autres à des pressions irrégulières dépendantes des variations continuelles dans l'état de tension de l'estomac & des intestins; 3°. par la nature même des humeurs qui se séparent dans la plupart des organes, sur-tout par celle de la bile qui est très-susceptible de dépaississement & de durcissement, ce qui fait que de tous les viscères il n'y

en a aucun qui soit aussi sujet aux engorgements que le foie.

De dix personnes adultes qui ont des obstructions, chez neuf elles sont dans ce viscere; chez les autres, la plupart sont dans le mésentere, qui en est le siege le plus fréquent chez les enfants, & quelquefois dans le pylore; cette partie, entourée de beaucoup de glandes est, par-là même, très-susceptible d'engorgements, & devient même aisément squirreuse; maladie cruelle qui étant accompagnée de vomissements, d'un sentiment d'abord de poids ensuite de douleur dans cette partie, conduit enfin le malade à la mort, en le faisant périr de faim faute d'aliments, & après avoir souffert tous les maux qui sont la suite de l'âcreté & de la corruption des humeurs, sur-tout de la bile, que j'ai presque toujours vue altérée, & souvent noire & fétide, dans les cas de cette es-

pece dont il nous manque une bonne histoire.

La rate est beaucoup moins souvent obstruée qu'on ne le croit ordinairement.

§. 114. Les remèdes les mieux indiqués dans le traitement des obstructions sont les suivants.

1°. La sobriété; ce n'est qu'en diminuant la quantité des humeurs qu'on peut se flatter de rétablir la circulation dans une partie engorgée.

2°. La plus grande attention à éviter tous les aliments gras & visqueux, tels que les pieds, les têtes, les intestins d'animaux, les pâtisseries, tous les laitages, les châtaignes, les pommes de terre, & en général tous les épaisissants.

3°. Le choix des aliments fondants, tels que toutes les herbes & tous les fruits aqueux. J'ai vu des obstructions qui avoient résisté à tous les remèdes, se dissiper en ne vivant, pendant six mois,

que de chicorée & de tous les fruits fondants qui se succèdent sans intervalle, depuis les premières cerises jusques aux derniers raisins, d'un peu de pain & d'eau.

4°. Une grande régularité à frotter tous les matins les parties engorgées & tout le bas-ventre avec une flanelle sèche ; ces frictions facilitent extrêmement la circulation, & résolvent l'humeur épaisse ; on trouve de plus grands détails sur leur usage, dans ma dissertation sur *la santé des Gens de Lettres*.

5°. Beaucoup d'exercice dans un air de campagne ; sans cette augmentation de mouvement, on ne peut pas se flatter de détruire entièrement les obstructions.

6°. Un usage suivi de remèdes fondants, en commençant toujours par les plus doux ; les meilleurs sont, les jus d'herbes chicoracées & antiscorbutiques,

simplement exprimés quand la saison, le caractère de la plante & l'estomac le permettent, & en extrait quand les plantes n'ont plus de jus, quand l'estomac ne soutient pas les crudités, ou enfin quand cette préparation est nécessaire pour dissiper ce que le suc crud auroit de virulent ou de trop actif comme cela arrive dans la ciguë; le savon de Venise, les gommes, les préparations d'antimoine, les sels amers, la crème de tartre, l'eau de mer, les eaux minérales, le mercure, le fer, les racines apéritives.

Le choix entre ces remèdes est déterminé par les circonstances accidentelles. Les obstructions du foie exigent cependant en général plus souvent les sucs de fruits, ceux d'herbes, les sels amers, la crème de tartre, les eaux minérales salines; celles du mésentère les savons, les gommes, le mercure, l'antimoine, le fer, les eaux minérales soufrées.

L'absence ou la présence de la fièvre, les symptômes d'acidité ou de putridité varient aussi beaucoup les indications pour tel ou tel remède.

Pendant l'usage des apéritifs dans les obstructions & sur-tout dans celles du bas-ventre, il convient presque toujours de purger de temps en temps.

Dans celles du pylore, on doit être très-attentifs à n'employer aucun remède âcre, dont l'effet actif portant sur la partie même, pourroit l'ulcérer & jetter dans des maux affreux.

§. 115. Souvent les bains tièdes, en relâchant les vaisseaux & en délayant les humeurs, contribuent puissamment à la guérison des obstructions; & quand il n'y a pas de contre-indication on ne doit pas les négliger, sur-tout dans celles du foie.

Les personnes sujettes aux maux de nerfs ont souvent des obstructions qui

ne font que la fuite de ces maux & qui n'exigent que les mêmes remèdes ; de plus actifs, ceux qu'on donne ordinairement dans les autres obstructions , en agissant comme irritants, augmentent le mal au lieu de le diminuer.

Les bains minéraux chauds, même sans la boisson des eaux, ont souvent guéri des obstructions qui avoient éludé l'action de tous les autres secours.

Coliques calculeuses.

§. 116. Les coliques qui dépendent des calculs dans la vessie du fiel, & qui font plus ordinairement l'effet des passions que d'aucune autre cause, veulent de l'eau pour toute boisson, un régime entièrement végétal, des fucs d'herbes, sur-tout de ceux de chicorée, de dent de lion, de creffon, de fumeterre, dont l'usage est le remède le plus puissant pour les dissoudre & les expulser ; le petit-lait,

la manne, le miel & des promenades en voiture qu'on prolonge & qu'on rend plus rudes à mesure qu'on a fait un plus grand usage des remèdes que je viens d'indiquer. L'usage de quelques eaux minérales, telles que celles de Balaruc dont j'ai vu d'excellents effets, est très-propre pour détruire la disposition à cette maladie; mais quand il y a lieu de soupçonner des calculs un peu considérables, il faut être très-réservé sur l'usage d'un remède aussi actif qui, bien loin de les chasser, irriteroit considérablement, augmenteroit les douleurs, & pourroit occasionner les accidents les plus funestes.

§. 117. Il me resteroit à parler des vapeurs & de l'hypocondrie; mais ne pouvant point entrer dans tous les détails de leur traitement, que je décrirai un jour avec beaucoup de soin dans un ouvrage sur les maux de nerfs commencé

depuis dix ans; je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit en parlant des symptômes nerveux en général, & je passe au traitement des maladies des femmes dont j'ai parlé plus haut §. 47.

Irrégularité des regles.

§. 118. La première est l'irrégularité de la menstruation dont les principales causes sont l'âcreté dans les humeurs, un principe d'obstructions, la mobilité du genre nerveux & les passions. Ce mal doit être traité avec les plus grands ménagements, & l'on doit sur-tout éviter avec le plus grand soin, dans presque toutes les suppressions qui dépendent de ces causes, tous les remèdes chauds qui, en augmentant l'irritation des nerfs & l'épaississement inflammatoire du sang, les prolongent au lieu de les terminer. Elles cèdent à un régime doux, à une vie réglée, à des

bains tièdes , à quelques apéritifs très-doux , à un exercice soutenu. Les purgatifs qui nuisent en général dans les suppressions sont encore plus dangereux dans celles qui dépendent des désordres nerveux ; ils occasionnent quelquefois les accidents les plus graves.

§. 119. Les pertes fréquentes exigent le même genre de vie, le petit-lait, les bains presque froids, le kina quand on est sûr qu'il n'y a point de principe d'échauffement, quelques saignées, des laxatifs doux souvent réitérés, & quelquefois les acides les plus forts; rarement les astringents proprement dits, dont l'usage peut occasionner, chez les personnes fort délicates, des spasmes ou d'autres maux de nerfs. Le lait, pour toute nourriture, guérit des malades que les autres secours avoient à peine soulagés.

Fausses-couches.

§. 120. Le traitement des fausses-couches a deux objets ; l'un de prévenir la fausse-couche au moment où elle s'annonce, l'autre de changer cette disposition à de fréquentes fausses-couches dont j'ai parlé plus haut ; l'un & l'autre de ces objets supposent qu'on a donné la plus grande attention à l'examen des causes.

Quand c'est le trop de sang, ou la fougue du sang, qui déterminent la fausse-couche qui est souvent occasionnée par un effort, un saut, une chute, une émotion, une extension des bras, le meilleur moyen d'y remédier, c'est de faire sur le champ une ou plusieurs saignées ; de mettre la malade dans un lit plutôt dur que tendre ; de lui imposer une immobilité presque totale, & un silence absolu ; de ne lui donner que

très-peu d'aliments presque infipides ; de lui faire boire beaucoup de quelques boissons calmantes, comme une simple décoction d'orge, de l'eau de ris, du lait d'amandes, de l'eau de poulet, & de lui donner un ou deux lavements par jour, pour prévenir les efforts que des matieres durcies pourroient occasionner ; les douleurs vives exigent quelquefois des anodins. Mais souvent les meilleurs secours sont inefficaces, & dès qu'une fois il y a eu une hémorragie un peu abondante, il est bien rare qu'on prévienne la fausse-couche. On croit souvent en être venu à bout ; la perte & les douleurs cessent, la malade se rassure, elle espère qu'elle est remise, mais au bout de quelques jours les accidents reparoissent & ne finissent que quand elle s'est débarassée de son fardeau.

§. 121. Quand la fausse-couche est une suite de foiblesse, elle a lieu ordinaire-

ment plus tard, vers le quatrième, cinquième ou sixième mois, & elle est annoncée plus long-temps à l'avance, par la langueur de la mere, sa foiblesse, sa pâleur, du mal-aïse dans les reins, un sentiment de pesanteur dans le bas-ventre, une diminution dans les mouvements de l'enfant. Si de bonne heure, dès que cet état commence, on astreint la mere à une entière tranquillité, à ne prendre que des aliments légers mais nourrissants, si on lui donne intérieurement quelques toniques doux, entremêlés d'un ou deux laxatifs si on a lieu de soupçonner que l'embarras des premières voies est une des causes de sa foiblesse, si on lui fait sur les reins quelques applications indiquées par les circonstances, on peut espérer de prévenir la mort de l'enfant & la fausse-couche. Mais si l'on tarde, si l'on attend qu'il y ait un commencement d'hémorragie,

qui vient toujours plus foiblement dans cette espece que dans l'autre, il n'y a que bien peu d'espérance de réussir, & on ne doit même pas trop le desirer; parce que la fausse-couche de cette espece n'arrivant presque jamais qu'après la mort de l'enfant, c'est un avantage pour la mere d'accoucher d'abord, puisqu'également, si l'on empêche la fausse-couche depuis que l'enfant est mort, il est rare qu'elle se porte bien jusques à ce qu'elle ait eu lieu.

§. 122. Les précautions à prendre à l'avance, pour prévenir les fausses-couches chez les femmes qui y sont sujettes, doivent être dirigées, comme on le sent aisément, sur les mêmes principes que je viens d'établir dans les deux articles précédents; mais leur application demande des détails nombreux & des variétés de précautions & de remèdes, qu'on ne doit point s'attendre à

trouver dans un ouvrage qui n'est point destiné (je ne puis trop le répéter) à donner aucune instruction à des Médecins , mais uniquement à faire connoître aux malades ce qu'il est nécessaire qu'ils connoissent de leur état , pour mieux sentir la nécessité d'y remédier & celle d'être dociles aux avis des personnes qui les dirigent.

Suites de couches.

§. 123. Les suites de couches étant dépendantes de l'état de la santé de l'accouchée , & par-là même de sa conduite pendant sa grossesse , de son genre de vie dans tous les temps , le seul moyen sûr de les avoir aussi heureuses que les femmes robustes de la campagne , seroit sans doute d'acquérir leur santé ; mais ce moyen étant impossible , ceux que j'ai trouvés les plus propres à procurer d'heureuses suites de couches aux femmes ,

pour qui j'avois lieu de craindre cette époque, font 1°. de leur faire éviter, pendant les dernières semaines de la grossesse, tout ce qui peut les échauffer, soit dans la conduite, soit dans les aliments & les boissons. 2°. De leur faire prendre tous les jours de l'exercice en plein air, jusques au moment de leurs couchés, à moins que quelques raisons particulières n'en empêchent. 3°. Si elles sont échauffées, si elles ont le pouls plein, si elles étoient accoutumées à des règles abondantes, il faut les faire saigner huit ou dix jours avant le terme, & quelquefois dans le travail. 4°. On leur tient le ventre très-libre dans les derniers temps de la grossesse, non seulement par des lavements, mais même par un ou deux purgatifs; l'état de grossesse est très-souvent un état de mauvaises digestions; dans les commencements on a des dégoûts & des fantaisies, on se

nourrit d'aliments mal-sains & l'estomac ne fonctionne pas bien; au bout de quelques mois, quand l'estomac est remis, les intestins se trouvent comprimés par le volume de l'enfant, leurs fonctions sont nécessairement un peu gênées, la sécrétion de la bile même peut souffrir, il se fait des amas, les matières se corrompent & forment ce foyer de putridité que j'ai assigné comme une des principales causes des suites fâcheuses de couches : quand on l'évacue par des purgatifs avant la couche, on prévient les accidents qu'il occasionne. 5°. En procurant cette même liberté de ventre après la couche par des lavements, ou même par des laxatifs qu'on craint généralement trop dans cet état, & dont j'ai vu les meilleurs effets en les donnant de très-bonne heure, & même quand cela m'a paru nécessaire, dès le premier jour de la couche : bien loin

qu'ils nuisent aux lochies, ils en rendent l'écoulement plus aisé & plus régulier, & préviennent leur suppression & l'inflammation de l'uterus qui en est souvent la suite, en enlevant les causes d'irritation qui l'occasionnent; mais qu'on y fasse attention, je ne conseille point, ni près de là, de purger toujours ou toutes les accouchées; il y en a plusieurs que je ne purge jamais, il y en a d'autres à qui les purgatifs feroient beaucoup de mal; je dis seulement, fondé sur une multitude d'observations, que dès qu'on trouve chez une nouvelle accouchée des symptomes qui indiquent le besoin d'évacuer, il faut le faire sans s'embarrasser du jour.

§. 124. Les mêmes moyens qui contribuent à rendre les couches heureuses, contribuent aussi à prévenir les épanchements de lait, & les rendent par-là même plus rares. Quand ils ont lieu,

leur traitement exige une multitude de soins & de secours variés suivant les circonstances qui feront peut-être un jour la matière d'une brochure dans laquelle je rapprocherai toutes les observations que j'ai eu occasion de faire, & j'en tirerai des principes que je n'ai encore vu établis nulle part; mais ici, je me bornerai à quelques observations importantes.

La première, c'est qu'on doit avoir la plus grande attention à éviter, dans le régime & dans les remèdes, tous les acides; une forte fièvre paroîtroit quelquefois les indiquer, mais ils réussissent toujours mal, à moins qu'il n'y ait quelque complication de cause étrangère au lait qui les exige.

La seconde, c'est qu'aussi long-temps qu'il n'y a point de dépôt fait, & que le lait est encore mêlé à la masse des humeurs, les absorbants joints aux dé-

layants incisifs & entremêlé des quelques purgatifs, font les remedes les mieux indiqués. J'emploie souvent l'huile de tartre par défaillance, à la dose de douze ou quinze jusques à vingt-gouttes, trois ou quatre fois par jour dans un peu d'eau, de bouillon, ou de tisanne appropriée aux circonstances & j'en ai vu plusieurs fois les plus grands effets. Je propose ce remede aux Médecins, mes propres observations m'en ont fait connoître toute l'efficace, mais, quoi qu'il soit très doux, je ne conseille point aux malades de s'en servir sans directions.

La troisieme, c'est que comme dans cet état les nerfs sont très-déliçats & très-susceptibles d'irritation & de spasme, on doit éviter tous les remedes violents.

La quatrieme, c'est que la nature affoiblie par cette humeur laiteuse, dont le caractere est quelquefois, comme je

J'ai déjà dit, de paralyser ou au moins d'engourdir les organes qu'elle affecte, a souvent besoin d'être aidée à s'en débarrasser par des fortifiants qui peuvent être nécessaires malgré la fièvre & même une fièvre assez forte qui, si elle dépendoit de toute autre cause, ne permettroit d'employer que des calmants. Il est arrivé plus d'une fois, faute d'avoir fait cette observation, que des Médecins, d'ailleurs habiles, ont laissé des malades languir plusieurs mois avec des fièvres continues que rien ne soulageoit.

La cinquième, c'est que dès qu'on remarque, dans cet état, quelques symptômes qui paroissent indiquer un commencement d'irritation sur un viscère intérieur; il ne faut rien négliger pour le préserver; la plus légère irritation peut déterminer le dépôt sur cette partie; il faut donc en faire de plus fortes extérieurement pour le détourner.

La sixieme, c'est que quelquefois les bains d'eaux thermales peuvent être du plus grand usage, quand tous les remèdes ont échoué.

Pertes blanches.

§. 125. Le traitement des pertes blanches n'est presque pas plus susceptible d'être présenté en peu de mots que celui des épanchemens laiteux, & ici encore, il faut me restreindre à de simples généralités.

§. 126. Les pertes blanches sont très-souvent la suite d'un estomac qui digère mal & dont les torts n'étant point réparés par une vie active laissent former beaucoup de matieres glaireuses & un sang aqueux, qui entretiennent habituellement cet écoulement plus ou moins abondant & plus ou moins continu, dont j'ai décrit les principaux symptomes §. 65. Un régime sec, beaucoup

d'exercice, un long usage de fortifiants & quelques purgatifs font les remèdes indiqués. C'est dans cette espece principalement, qui est la plus ordinaire, que toutes les eaux chaudes nuisent & que, comme le remarque l'Auteur de la *Médecine expérimentale*, les mauvais effets du café au lait ou à la crème sont marqués sur le champ; on ne les guérit point sans un renoncement absolu à tous les laitages, aux fritures, à la pâtisserie & au grand usage des légumes & des fruits qui, dans ce cas, sont trop relâchans & trop aqueux.

§. 127. Quand elles dépendent d'un vice général de la masse des humeurs, d'une véritable cacochymie, elles résistent à tous les remèdes, à moins qu'on ne corrige le vice qui les entretient, jettent dans une fièvre lente, la consommation, l'hydropisie & la mort; mais heureusement cette espece est rare. Ce n'est

qu'en rétablissant la fanté qu'on peut espérer de guérir, & cela est souvent difficile; un régime exact & quelques purgatifs soulagent, lors même que le mal est incurable & qu'on doit le regarder comme un égout dans un corps absolument gâté.

§. 128. Quelquefois les pertes abondantes, les couches fréquentes, les évacuations laiteuses par ces parties, y laissent un principe de relâchement qui est la seule cause des pertes blanches; alors quelques toniques doux long-temps continués, les eaux chalybées, quelques purgatifs, car il est rare que les pertes blanches se guérissent sans en employer, & des bains froids sont très-utiles.

§. 129. Une quatrième cause assez fréquente de cette maladie, c'est ce qu'on peut appeller catarre de l'uterus; cet organe est habituellement dans l'état où se trouve, au commencement d'un rhu-

me, la membrane qui tapiffe les narines & le poulmon; un fentiment de chaleur & de pefanteur dans le bas-ventre, avec les fymptomes d'une affez bonne fanté, accompagnent ordinairement cette efpece; une faignée, des bains tiedes, beaucoup de délayants, le lait d'âneffe, un régime très-doux réuffiffent fouvent à la guérir, tous les remedes chauds & fortifiants irritent.

§. 130. On doit dans toutes les pertes blanches être en garde contre les remedes aftringents qui, les fupprimant fans en détruire la caufe, peuvent occasionner les maladies les plus fâcheufes.

Les bains d'eaux minérales réuffiffent fouvent dans des cas prefque défefpérés.

Cette maladie eft une de celles qu'on peut placer parmi les héréditaires; lors même qu'elle ne l'eft pas, elle fe déclare quelquefois dès la plus tendre enfance. Je l'ai vue affez fréquemment dès l'âge

de sept ans , & une fois à celui de trois.

Il est vrai que j'ai toujours pu trouver la cause de ces maux si hâtifs dans l'état de la mere , ou dans les erreurs de régime. Elles sont quelquefois précédées , chez les jeunes personnes , par de longs maux de ventre qui cessent quand elles ont paru ; d'autres personnes se plaignent de coliques dès que les pertes blanches sont un peu abondantes.

Si elles se suppriment , ou diminuent beaucoup , sans que leur cause ait diminué , les malades ont des maux de tête , de la toux , quelquefois de la jaunisse ; & presque toujours une langueur inexprimable & une tristesse affreuse.

§. 131. Je finirai cet Essai , dont je sens si bien les vuides & les imperfections , en réitérant que je suis fort éloigné de présenter un projet de réforme. Ils ne doivent venir , lors même qu'ils sont les plus nécessaires , que d'hom-

mes, à qui leurs places, leurs talents, leur crédit, leur très-longue expérience, une autorité bien établie ont acquis le droit de dire toutes les vérités utiles, sans crainte de révolter, avec cette force qui est nécessaire pour persuader; mais il m'est permis comme à un autre, de voir avec regret que les personnes qui, par leur naissance, leurs emplois, leur éducation, sont appelées à jouer les rôles essentiels dans la société à qui elles sont chères, & dont la santé est d'autant plus importante que leurs influences sont plus étendues, soient précisément celles qui en ont le moins, parce qu'elles travaillent continuellement à la détruire, en suivant un mode de vivre qui lui est directement opposé, & qui, loin d'augmenter la somme réelle de leurs plaisirs, leur ôte au contraire bientôt la faculté d'en jouir, en les jettant dans cet état d'infirmités qui les exclut

tous. Seroit-il réellement possible qu'on se fit illusion sur cet objet si essentiel ? y auroit-il en effet des gens à qui il seroit indifférent de se bien porter ou d'être languissants ? Les avantages inestimables d'une bonne santé seroient-ils si parfaitement inconnus à tout un des ordres de la société, qu'il fût parvenu au point de ne pas même la desirer, ou, ce qui seroit encore pis, de s'applaudir de sa langueur comme l'habitant des Alpes de son goître, & le Cafre de sa noirceur ? Cet excès de délire n'est pas croyable ; & il n'y a que des satyristes outrés, ou des comiques plaisants, qui puissent dire qu'il n'est pas du bon ton de se bien porter ; quelle mode, qu'une mode qui rendroit incapable d'être heureux, & de remplir tous ses devoirs ? Jamais elle ne sera reçue par aucune partie des citoyens, & moins encore par celle qui est composée des per-

sonnes les plus éclairées, qui languissent, il est vrai, mais par erreur & non point par système, & qui seroient sans doute charmées d'être défabusées. Je me féliciterois si la lecture de cet Essai pouvoit en éclairer quelques unes sur les dangers de leur genre de vie, & les rappeler à un moins nuisible, ou engager quelques Médecins mieux situés pour cela, plus habiles & plus éloquents que moi, à exécuter un ouvrage nécessaire, dont celui-ci n'est proprement que le projet.

F I N.

Catalogue des Ouvrages de Mr. TISSOT ,
véritables éditions originales , dont on peut
se pourvoir chez FRANÇOIS GRAS-
SET & Comp. Libraires & Imprimeurs à
LAUSANNE en Suisse , de même que chez
les principaux Libraires de l'Europe avec
qui ils ont l'honneur d'être en correspondan-
ce. Ceux qui s'adresseront à eux directement ,
ainsi que pour d'autres Livres , seront servis
à leur satisfaction , & avec toute l'exac-
titude possible.

Avis au Peuple sur sa Santé , cinquieme édition
originale , très-augmentée , 2 vol. in-12. 1770.

Avis aux Gens de Lettres sur leur Santé , ou de
la Santé des Gens de Lettres , nouvelle édition
considérablement augmentée , in-8. 1770.

---- le même in-12. même caractère & papier que
l'Avis au Peuple.

Avis aux Gens du Monde sur leur santé , ou Essai
sur les maladies des Gens du Monde ; seconde
édition augmentée , in-8. 1770.

---- le même in-12. même caractère & papier que
l'Avis au Peuple , 1770.

Dissertation sur l'inutilité de l'amputation des
membres , par Mr. Bilguer , Chirurgien - Major
des armées du Roi de Prusse ; traduite & augmen-
tée de quelques remarques par Mr. TISSOT ,
in-8. 1764.

Lettre à Mr. de Haen , en réponse à ses questions ,
sur l'Inoculation. ---- A Mr. Hirzel , sur quel-
ques critiques de Mr. de Haen. ---- A Mr. Zim-
mermann , sur divers sujets de Médecine , in-12.
1764-1767 , 4 parties.

On les vend aussi séparément.

L'Onanisme. Dissertation sur les maladies produi-
tes par la Masturbation , troisieme édition consi-
dérablement augmentée , in-12. 1769.

Opuscula Medica , seu Epistolæ medicæ latinæ col-
lectæ & multum auctæ , in-12. 1770.

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...



Part. Sec
Med. Express
A





